

LES  
PARADOXES  
DV SEIGNEVR DE MA-  
LESTROIT, CONSEILLER  
du Roy, & Maistre ordinaire de  
ses cõptes, sur le faict des Mon-  
noyes, presentez à sa Maiesté, au  
mois de Mars, M. D. LXVI.

Auec la response de Iean Bodin  
audicts Paradoxes.

*Reueue corrigee & augmentee de nou-  
veau, par ledit Bodin.*



A PARIS.

Chez Martin le Jeune, rue S. Iean de La-  
tran à l'enseigne du Serpent.

I 5 7 8.

## PREMIER PARADOXE.

Que lon se plaint a tort en France de l'encherissement de toutes choses, attendu que rien n'y est enchery depuis trois cens ans.


## SECOND PARADOXE.

Qu'il y a beaucoup à perdre sur vn escu, ou autre monnoye d'or & d'argent, encores qu'on la mette pour mesme pris qu'on la reçoit.



PARADOXES DV SEIGNEVR DE  
Malestroit, sur le faict des Monnoyes.

AV ROY.

IRE, ayant travaillé trois ans tant par commandement de vostre maiesté, que par ordonnance de vostre Chambre des comptes, au faict des monnoyes, à elle renuoyé pour vous en donner aduis: & d'autant que la chose qui plus nous doit inciter d'y regarder de pres, c'est l'estrange encherissement que nous voyös pour le iourd'huy de toutes choses: Lequel combien que chacun, tant grand que petit, le sente à sa bourse: si est ce que peu des gens peuuent gouter la source & origine de ce mal, laquelle fault necessairement tirer du fonds & abyssine desdictes monnoyes, & icelle demonstrier par raisons grandement paradoxes, c'est à dire, fort estoingnees de l'opinio du vulgaire. Il m'a semblé, Sire, que pour traiter la matiere selon son naturel, & attendant faire paroistre à vostre M. vn plus grand fruiet de mon labeur, ie ne pouuois mieux faire, pour acheminer l'euvre, que de mettre en auant les deux Paradoxes que j'ay osé presenter à vostre Maiesté, à fin qu'ils en soyent mieux receus & vus par tout: & que estans bien entenduz, chacun connoisse le tort qu'il se faict d'encherir, mettre & allouer lesdictes monnoyes par dessus le pris de voz Ordonnances. Lesquelles par ce moyen seront mieux gardees, qu'elles n'ont acoustumé: dont aduendra à vous premierement, Sire, puis à voz suiects, vn grand & incroyable prouffit.

Vostre tres humble & tres obeissant suiect & seruiteur,  
DE MALESTROIT.





*P A R A D O X E P R E M I E R.*

*Que l'on se plaint à tort en France de l'encherissement de toutes choses, attendu que rien n'y est encheri depuis trois cens ans.*



**D**E P V I S que l'ancienne permutation a esté commuee en emption & vendition, & que la première richesse des hommes qui consistoit en bestail, a esté transferee à l'or & à l'argēt, par lesquels toutes choses ont depuis esté estimees, vendues & appreciees, & par consequent sont iceux metaux les vrais & iustes iuges du bon marché, ou de la cherté de toutes choses.

L'on ne peut dire qu'une chose soit maintenant plus chère qu'elle n'estoit il y a trois cens ans, sinon que pour l'achepter il faille maintenant bailler plus d'or ou d'argent que l'on n'en bailloit alors.

Or est il que pour l'achept de toutes choses, l'on ne baille point maintenant plus d'or n'y d'argent que l'on en bailloit alors.

Doncques, puis ledit temps rien n'est encheri en France.

Les maximes sont claires.

La mineure se prouue en ceste maniere:

Du



5

Du temps du Roy Philippes de Valois, qui commença à regner en l'an mil trois cens vingt huiet, l'escu d'or aux fleurs de lis sans nombre, aussi bon, voire meilleur en poids & aloy que les escuz soleil de maintenant, ne valoit que vingt sols tournois. Et combien que lors l'aune de bon velours ne valust que quatre liures, pour payer ces quatre liures falloit bailler quatre escuz, ou monnoye d'argent à l'équipollent. Ladicte aune de velours, encores qu'elle coust maintenant dix liures, qui sont six liures d'avantage: neantmoins pour payer ces dix liures, ne faut que ladite somme de quatre escuz, à raison de cinquante sols piece, comme ils sont par ordonnance, ou monnoye d'argent à la valeur. Donques ladicte aune de velours n'est point maintenant plus chere, qu'elle estoit alors.

Il y a pareille raison pour toutes autres marchandises de garde, que les marchans appellent Latines.

Si nous regardons aux autres marchandises qui sont plus perissables comme bleds, vins, & autres semblables, nous y trouverons pareille raison. Mais pour en faire le compte, il n'est pas raisonnable de nous fonder sur ceste année, qui est la plus estrange & irreguliere qui ait par adventure jamais esté veüe en France, que les bleds & vins ont esté quasi tous perduz, voire le bois des vignes & les noyers gelez. Nous

prendrons donques vne annee commune, comme l'on a accoustumé faire en l'estimation des choses casuelles & incertaines, & mettrons le muy de vin moyennement bon, à douze liures tournois.

Et viendrons au Roy Ian successeur dudiect Philippes, qui commença à regner en l'an mil trois cens cinquâte, & fist forger les premiers francs à pied & à cheual d'or fin, lesquels ne valoyent lors que vingt sols tournois, & maintenant se mettent pour soixante sols, qui est le triple: Si en ce temps la le muy de vin moyennement bon valoit quatre liures, pour payer ces quatre liures failloit bailler quatre desdits frâcs d'or, ou monnoye d'argent à l'aduenant. Si maintenant nous acheprons ledit muy de vin douze liures, qui est le prix que nous auons supposé pour vne annee cōmune pour payer lesdites douze liures, ne faut que pareil nombre de quatre francs d'or à ladite raison de soixâte sols tournois piece, ou monnoye d'argent à la valeur. Parquoy ne se peut dire, que depuis ledit temps y ait sur ledit vin, aucun encherissement. Le semblable est des grains, & autres telles marchandises.

Nous auons compté par l'or: cōptons maintenant par l'argent, & le prenōs de plus loing, comme du temps du Roy saint Louys, qui commēça à regner en l'an mil deux cens vingt  
sept

sept, & fit forger les premiers sols, valans douze deniers tournois piece, pour lors appelez gros tournois. Ces gros tournois ou douzains estoient tous d'argent fin, & n'y en auoit que soixante quatre au marc.

Des douzains de maintenant, mesmeement des deniers forgez par le Roy Henry deuxiesme, d'aloy à trois deniers & demy fin, de quatre vingts treize pieces & demie au marc d'euure, y en a en vn marc d'argēt fin, trois cēs vingt, qui est le quintuple de ce qu'il y en auoit du temps dudit saint Louys.

Partant de l'vn desdits sols l'on en a faict cinq, & par consequent les vingt sols de maintenant n'en valent que quatre de ce temps là: les vingt cinq liures, cinq liures, les cent, vingt. Et ainsi de plus grande ou plus petite somme. Donques si pour le iourd'huy nous acheptons l'aulne de velours dix liures, qui ne se vendoit du temps dudit saint Louys que quarāte sols, nous n'en baillons point plus d'argēt qu'il s'en bailloit a lors,

*Chacun pesoit vn gros, c'est à dire vne dragme huietiēne partie d'vne once, car huiēt par huiēt multiplié faict 64. & pesoient chacun trois deniers de poix.*

L'aulne de drap, qui se vend maintenāt cent sols, ne reuiert qu'à vingt sols du temps passé.

Le muy de vin n'est point maintenant plus cher à douze liures dix sols, qu'il estoit lors à cinquante sols.

Si le chappon couste maintenant dix sols, ce ne sont que deux sols du temps passé.

*Faux. Car il n'y auoit en toute la France ny soye ny velours: cōme il sera monstré cy apres.*



La pinte de vin, qui couste maintenant à la tauerne trois blancs, n'est point plus chere que quant elle estoit lors à vn liard.

La paire de souliers n'est point maintenant plus chere à quinze sols, que lors à trois sols.

Si la iournee d'un hōme & d'un cheual couste à l'hostellerie en annee cōmune vingt cinq sols, ce n'est point plus cher que cinq sols qu'elle pouuoit couster a lors.

La iournee d'un maneuure ou gagne denier, qui couste maintenant cinq sols, n'est point plus chere qu'elle estoit lors à douze deniers.

Le Gentilhōme qui a maintenant cinq cens liures de rente, n'est point plus riche que celuy qui lors n'en auoit que cent.

Vne terre ou maison qui se vend maintenāt vingt cinq mil francs, n'est point plus chere qu'elle estoit lors à cinq mil liures.

Le tout pour la raison dessusdite, qui est, que les vingt cinq mil liures de maintenāt ne contiennent point plus grande quantité d'argent fin, que les cinq mil liures du temps dudict saint Louys.

Et ainsi l'encherissēmēt que lon cuide estre maintenant sur toutes choses, ce n'est qu'une opinion vaine, ou image de compte sans effect ny substance quelconque. Car tousiours faut reuenir à nostre premier poinct, qui est, de sçauoir & entendre pour vray, que nous ne bail-  
lons

lons point maintenant plus grande quantité d'or ou d'argent fin, qu'il s'en bailloit le temps passé pour l'achept de toutes choses. Ce qui se voit & verifie tout de mesme, de temps en temps, & de regne en regne, depuis ledit saint Louys, iusques à present.

Parquoy ne se peut dire ny soustenir, qu'aucune chose soit encherie puis ledit temps.



# PARADOXE DEUXIESME.

*Qu'il y a beaucoup à perdre sur un escu ou autre monnoye d'or & d'argent, encores qu'on la mette pour mesme pris qu'on la reçoit.*

**L**UNE des choses qui plus a trôpé & rendu pauvre le François & la France, & qui plus a fait cōtemner & enfreindre, depuis cēt ans, les Ordonnances faites par les Roys sur le cours & mise des monnoyes, les prenant & alouant à plus haut pris que le Prince ne les à aualuees. En quoy l'opinion du vulgaire a tousiours esté maistresse. Car quelque resistance que les Roys ayent sceu faire, ils ont finablement esté vaincus & contraincts de suyure en ce la volonté desordonnee du peuple, & de hausser l'escu de iour en iour. Tellement que

que de vingt sols qu'il valoit du tēps dudit Roy  
 Philippes de Valois, a mōté de regne en regne,  
 & de degré en degré, à xxv. xxx. xxxv. xl. xlv.  
 & iusques à cinquante sols, ou il est maintenāt  
 par l'ordonnance. Ce qui a apporté vne perte  
 inestimable & dommage irreparable, tant aux  
 Roys qu'à leurs subiects. C'est vn erreur com-  
 mun de long temps inueteré & enraciné aux  
 cerueaux de la plus part des hommes, qui pen-  
 sent n'estre possible qu'ils puissent rien perdre  
 sur vn escu ou autre mōnoye, soit domestique  
 ou estrangere, pourueu qu'ils la mettent pour  
 le mesme pris qu'elle leur aura esté baillee. Ces  
 pauvres gens sont bien loing de leur compte,  
 ainsi qu'il sera clairement demonsté par les  
 mesmes termes du Paradoxe precedent.

Quand du temps dudit Philippes de Valois  
 les escus, cōme dit a esté, ne valoyent que vingt  
 sols piece, qui maintenāt se mettent à cinquante  
 sols pour le moins: le Gentilhomme qui a-  
 uoit cinquante sols de menuz cens ou rentes,  
 pour ces cinquante sols receuoit deux escuz &  
 demy, ou monnoye d'argent à la valeur: pour  
 lesquels deux escuz & demy il auoit demie au-  
 ne demy quart de velours, à raison de quatre  
 liures l'aulne, qui est le prix qu'il valoit alors,  
 reuenāt aux quatre escuz qu'il vaut de present.  
 Maintenant pour payement desdits cinquante  
 sols de rente, ce gentil-homme ne reçoit que  
 vn



vn escu, ou monnoye d'argent à l'equipolent. Pour cest escu il n'aura auourd'huy qu'un quartier de velours, à raison de dix liures que vaut maintenant l'aune: au lieu qu'il en auoit le tēps passé, demye aune dimy quart. Il pert doncques vn quartier & demy de velours sur son escu, combien qu'il l'ayt mis pour cinquante sols, qui est le mesme prix qu'il l'a receu. Et si l'on met l'escu pour cinquante vn, ou cinquante deux sols, sa perte sera plus grāde à l'equipolent.

L'officier qui auoit lors vingt liures de gages, pour payement de sesdits gages receuoit vingt escuz, ou monnoye d'argent à l'aduenāt. Pour lesquels vingt escuz il pouuoit auoir cinq aunes de velours, à ladicte raison de quatre liures l'aune, qui estoient les quatre escuz, qu'il vaut de ceste heure. Maintenant pour payemēt d'iceux vingt liures de gages, cest officier ne reçoit que huit escuz à cinquante sols piece, ou monnoye d'argent à la valeur: pour lesquels huit escus il n'aura que deux aunes de velours à ladicte raison de dix liures l'aune qu'il vaut maintenant, au lieu qu'il auoit accoustumé d'en auoir cinq. Parquoy est manifeste qu'il pert sur ses huit escus trois aunes de velours, nonobstant qu'il ait mis sesdits escus pour cinquante sols piece, comme il les a receuz.

Le bourgeois qui du temps du Roy Iean auoit trente six liures de rente fonciere ou constituee,

stituee, pour payement de sadite rente, auoit trente six francs d'or à pied ou à cheual, à raison de vingt sols piece qu'ils valoyent lors, ou monnoye d'argent à l'equipolent.

Pour lesquels trente six francs d'or, il pouuoit auoir neuf muis de vin, à raisõ de quatre liures dudit temps, qui estoient quatre francs d'or, valans douze liures de present, qui est le prix, ou pour vne annee commune nous auons apprecié ledit mui de vin. Si ce bourgeois est maintenant payé de sadite rente de trente six liures en ladite monnoye de francs d'or, il n'en receura que douze, valants à raison de soixante sols piece, comme ils se mettent à present, ladite somme de trente six liures: pour lesquels douze francs d'or, il n'aura pour le iourd'huy que trois muis de vin, à ladite raison de douze liures qu'il vaut à present, au lieu que lors il en auoit neuf muis. Il pert donques six muis de vin sur ces douze francs d'or, encores qu'il les ait mis pour mesme pris de soixante sols qu'il les a receuz.

Il y a pareille perte sur toutes autres especes d'or, & en achapt de toutes sortes de viures & marchandises, dont i'obmettray le discours, pour obuier à polixité.

Comptons maintenant par la monnoye d'argent.

Le gentilhomme, ou autre de quelque estat qu'il

qu'il soit, qui du tēps dudit sainct Louys auoit  
seize liures de cens ou rente, pour luy payer ce-  
ste rente, on luy bailloit cinq marcs d'argēt fin,  
ou monnoye d'or à l'equipolent. Car comme  
dit à esté au premier Paradoxe, au marc d'ar-  
gent fin n'y auoit lors que la quantité de soix-  
ante quatre pieces, appellees sols ou gros tour-  
nois. Maintenant pour luy payer ceste rente, on  
ne luy baille qu'un marc d'argent fin, par ce que  
les seize liures, qui sont trois cens vingt pieces  
des nouueaux sols ou douzains, ne contiennēt  
au plus qu'un marc dudit argent fin qui n'est  
que la cinqiesme partie de l'argent cōtenu aux  
premiers seize liures. En ce temps-là lon auoit  
pour seize liures, seize aulnes de drap, à raison  
de vingt sols l'aulne, aussi bonne ou meilleure  
que celuy qui à present couste cent sols tour-  
nois. Maintenant pour seize liures lon n'a que  
trois aulnes un cinqiesme dudit drap à cent  
sols l'aulne, au lieu q'lon en auoit seize le temps  
passé : qui est perte de douze aulnes quatre  
cinqiesmes de drap sur seize liures, cōbien que  
lon ayt mis chacune liure pour pareil pris de  
vingt sols qu'elle à esté receuë.

Si nous le prenons au sold ou douzain, nous  
trouuerons le semblable. Car pour dix sols que  
le gentil-homme receuoit anciennemēt de ses  
rentes ou censives, contenans autant d'argent  
fin q'les cinquante de maintenāt, il pouuoit a-  
voir



uoir cinq chappons, à raison de deux sols piece. Maintenant pour dix sols il n'a qu'un chapon, qui est perte sur dix sols de quatre chappôs, cōbié, qu'il ait mis lesdits sols pour douze deniers chacun: qui est le mesme pris qu'il les a receuz.

Si celuy qui tient l'opinion contraire à ce Paradoxe, vouloit replicquer & dire qu'il ne se soucie point combien vaut l'escu, la liure, ou le sold, & qu'ayant cent liures de rente ou de gages, ce luy est tout vn, en quelles especes d'or ou d'argent on le paye, ne pour quel pris on les luy baille, pourueu qu'il ait tousiours la somme de cent liures, & qu'il mette seldictes especes pour le mesme pris qu'il les reçoit: faudroit par mesme moyen qu'il se vantaist d'auoir pour le iourd'huy autant de marchandise pour deux sols ou douzains nouueaux, qui sont quasi tous de cuiure, que lon en auoit le temps passé pour deux desdits vieux sols ou gros tournois, qui estoient tous d'argent fin: & autant à present pour vn escu, que lon en auoit lors pour deux & demy. En quoy faisât il introduiroit & mettroit en auant vn troisieme Paradoxe, bien plus estrange & difficile à croire que le premier. Car ce seroit à dire, que toutes choses seroyent maintenât à meilleur marché qu'elles n'estoyent d'ancienneté, d'autant que pour l'achept d'icelles lon bailleroit maintenant moins d'or & d'argent que lon n'en bailloit alors. Ce qui  
ne

51

ne se peut démonstrer, car il n'est pas vray : & nous suffira biē de croire le premier Paradoxe, qui monstre que rien n'est encheri, sans tant nous abuser de cuider les choses estre maintenant à meilleur marché, qu'elles n'estoyent le temps passé.

L'énergie & intentiō de ces deux Paradozes est, pour monstre (par le premier) que le Roy & ses suiets acheptent maintenāt toutes choses aussi cher que lon faisoit le temps passé, par ce qu'il faut bailler aussi grande quantité d'or & d'argent fin que lon faisoit alors. Mais au moyen du surhaussemēt de pris des monnoyes d'or, dont prouient par necessité l'empiremēt & affoiblissement de celles d'argent, le Roy ne reçoit en payement de ses droicts domaniaux & autres, aussi grande quantité d'or & d'argēt fin que ses predecesseurs. Pareillement les seigneurs & autres subiects de sa Maiesté qui ont cens, rentes, gages, estats & appointtemens, n'en reçouyēt aussi grande quantité d'or & d'argent fin qu'ils receuoyēt le temps passé, mais sont (comme le Roy) payez en cuyure, au lieu d'or & d'argent. Pour lequel cuyure (suyuant le deuxiesme Paradoxe) lon ne peut recouurer autāt de marchandise que lon feroit pour semblable quantité d'or & d'argent fin: ainsi la perte que lon cuide auoir par l'encherissement de toutes choses, ne vient pas de plus bailler, mais de

de moins receuoit en quantité d'or & d'argent fin, que l'on n'auoit accoustumé.

En quoy nous voyons clairement, que tant plus nous haussions le prix des monnoyes, tant plus nous y perdons: car de la vient le grand encherissemēt, qui est maintenant de toutes choses, qui ameine vne pauureté generale à tout ce Royaume.

Les mouuemens, occasions & proges de ce mal, seront cy apres amplement deduiets & demonstrez, avec le moyen certain & infalible pour y remedier, au grand bien & honneur de sa Maiesté, soulagement & commodité de tous ses subiects.

F I N.







## DISCOVRS

DE IEAN BODIN SVR LE RÈ-  
haussement & diminutiō tant d'or que d'ar-  
gent, & le moyen d'y remedier, aux Parado-  
xes de monsieur de Malestroict.

A MONSIEVR PREVOST SEI-  
GNEVR DE MORSAN, PRESIDENT  
pour le Roy en sa cour de Parlemēt & con-  
seiller en son priué conseil.



*OV* S sçauiez, Monsieur, les plain-  
tes ordinaires qu'on fait de l'enche-  
rissemēt de toutes choses : les assem-  
blees qu'on a faites par tous les quar-  
tiers de ceste ville pour y donner or-  
dre : la peine qu'on a prinse à sçauoir d'ou procedoit  
telle charté : à laquelle messieurs du Menil & du  
Faur aduocats du Roy, que nature semble auoir  
consacrez au bien public, se sont efforcez de reme-  
dier. En fin monsieur de Malestroict, employé en  
cest affaire par commandement du Roy, a publié  
vn petit liuret de Paradoxes, ou il soustient contre  
l'opinion de tout le monde, que rien n'est encheri  
depuis trois cens ans, ce qu'il a fait croire à plu-  
sieurs. Mais ces iours passez ayant leu son dis-  
cours, ie me suis aduisé de luy respōdre vn mot pour  
éclaircir & faire entendre ce point qui est de gran-

B

de

de consequence à tous en general, & à un chacun en particulier : à la charge, s'il vous plaist, que vous serez arbitre d'honneur, m'asseurant que monsieur de Malestroit en sera bien d'acord. Car pour bien iuger un paradoxe, ou bien une opinion contraire à la commune, il faut un iuge tel que vous, à qui nature a donné l'esprit si clair & le iugement si entier, qu'il est mal aisé entre cent mil d'en trouuer un parail. Ce que ie ne mets point entre voſz louanges pour estre un don de nature, mais bien d'estre accompli d'un ſçauoir gentil & liberal : d'auoir une si grande experience des affaires d'estat, qui vous ſont en telle recommandation, qu'un chacun ſçait que vous auez long temps à, oublié les voſtres : combien que c'eſt mal parlé a moy : car celuy ne peut oublier le particulier qui gouuerne si ſagement le public, comme vous auez monſtré aux plus grandes charges de la Republique, & ſus tout au gouuernement de Prouence, qui rend un perpetuel teſmoignage, que la prudēce & dexterité incroyable d'ont vous auez usé pour manier ce peuple là, en un temps si perilleux avec une ſeuérité entremeslee de douceur, merite de gouuerner non pas une prouince, mais un Royaume : ce qui m'assure au cas qui s'offre, non ſeulement que vous donnerez certain iugement de ceste question, ains aussi que vous ſcaurez bien trouuer les moyens de remedier à la char-  
 té, que nous voyons en ce qu'il ſera poſſible à l'esprit humain de pouuoir prudemment aduiſer, meurement entreprendre, & heureusement executer.



# LA RESPONSE DE IEAN

*Bodin au Paradoxe de Malestroit touchant*

*l'encherissement de toutes choses, & le*

*moyen d'y remedier.*

**P**REMIEREMENT ie mettray  
 en bref les raisons de Malestroit.  
 On ne peut, dit-il, se plaindre, que  
 vne chose soit maintenant plus  
 chere qu'elle n'estoit il y a trois  
 cens ans : sinon que pour l'achepter il faille  
 maintenāt bailler plus d'or ou d'argent que lon  
 ne bailloit lors. Or est il que pour l'achept de  
 toutes choses lon ne baille point maintenant  
 plus d'or ny d'argent qu'on en bailloit alors.  
 Doncques puis ledit temps rien n'est enchery  
 en France. Voyla la conclusion, qui est neces-  
 saire, si on luy donne la mineur, & pour la preu-  
 ue d'icelle, l'aulne de velours, dit-il, au temps  
 du Roy Philippe de Valois ne coustoit que qua-  
 tre escus aussi bons, voire meilleurs en poix &  
 en valeur que noz escuz soleil, & chacun escu  
 ne valoit que vingt sols monnoye d'argent :  
 maintenant que l'escu vaut cinquante sols, il  
 faut dix liures pour aulnes, qui ne valent non  
 plus que les quatre escuz. Doncques ladite aul-  
 ne de velours n'est point maintenant plus che-



re qu'elle estoit alors. Il passe plus outre à toutes marchandises Latines, voire iusques à noz vins & bleds; mais toutesfois il n'a point de garend. Quand aux velours, le seigneur de Malestroit s'abuse de dire que l'aulne ne coustoit que quatre escuz du temps de Philippe le Bel: car il faudroit premieremēt verifïer qu'il y eust du velours en France de ce temps là: car ceux qui l'ont voulu monstrier par Iustinian, où il parle de Holoberis & Holoburis n'ont pas esté receuz, & qu'ainsi soit, l'ordonnāce de Philippe le Bel, publiee l'an 1294. & enregistree en la chambre des comptes, & non imprimée, que le seigneur de Malestroit maistre des cōptes, la pouuoit veoir au liure intitulé *Ordinationes sancti Ludouici, pro tranquillo statu regni fol. 44.* porte disertement & en plus de cinquante articles la forme d'accoutremens que chacun doit porter depuis la personne des Princes iusques aux moindres valets, & toutesfois il n'est mention ny pres ny loing de soye ny de satin, ny de velours, ny de damas, ny de demy soye, ny de samin, ny d'aucune estoﬀe qui en approche, combien que l'ordonnance permet de porter de l'or en chesnes & ceintures à certaines, sans aucune defense de porter soye, soit aux hōmes ou femmes, Princes ou marchans, maistres ou valets, ce qu'elle n'eust pas oublié, veu que le premier article commence par defense

fense qui est tel. Nulle bourgeoise n'aura cheffine, le secôd. Item, nul bourgeois ny bourgeoise ne portera or ny pierres precieuses ny ceinture d'or ny couronne d'or ny d'argêt, ny fourures de verd, de gris, ny d'ermînes, ce qui n'est pas defendu aux nobles.

C'est donc vn abus d'apporter l'exêple du velours, qui n'estoit lors en France ny pour estre en lieu du monde: car on apportoit bien des espices de l'Indie, d'où la soye est venue, de l'Arabie heureuse qui est bien plus loing que Bourse où le velours a esté trouué. Et quâd ie luy accorderois l'exêple du velours, ce n'est pas la raison de tirer en consequêce de toutes choses le pris du velours, qui desiroit estre lors la plus chere marchandise de Leuant, qu'il n'y auoit presque autres villes que Damasque en Surie, & Bourse en Natolie, que les anciens appelloient Prusia, où l'on fist les velours & damas. Peu à peu la Grece & l'Italie en ont eu l'vsage: & n'y a pas cent ans que les moulins à soye, que nous auôs prins des Geneuois, estoient inconnuz en France. Maintenant que Tours, Lion, Auignon, Tolose & autres villes de ce Royaume sont pleines de telles marchandises, iacoit que tout le monde en porte, ce qu'on ne faisoit lors, toutesfois en si grande quantité, l'aune du meilleur velours ne deuroit pas couster plus d'un escu à la raison qu'il faisoit lors, comme ie mon-

freray tantost. Mais il suffit pour ceste heure auoir monstré qu'il ne fault pas mette le velours pour l'exemple des autres marchandises Latines, & beaucoup moins de toutes choses.

Quãd aux vins & bleds, il est tout certain, qu'ils coustent plus cher vingt fois qu'ils ne faisoient il y a cent ans; ce que ie puis dire auoir veu au Cadastres de Toloze, ou le festier de blé, qui fait à peu pres la moitié du nostre, ne valoit que 5. sols, maintenant il couste soixante sols au pris le plus commun, qui est 20. fois plus cher qu'il ne faisoit lors. Et sans cercher plus loing, qu'en ceste ville, nous trouuons aux registres du chastelet, que le muy de blé de rente mesure de Paris ne coustoit que six vingt liures, l'an cinq cens vingt & quatre, iacoit que deux ans au parauant les bleds auoyent esté gelé: sus laquelle estimation estoient fondez les iugemens du Chastelet: l'an cinq cens trente, le pris haussa iusques à cent quarante & quatre liures: & par arrest de la cour donné l'an cinq cens 31. certain contract fut cassé faict à moindre pris. Maintenant que le pris ordinaire est haussé plus d'un tiers, les contracts faits au pris des arrests de l'an cinq cens trente & vn, seroyent declarez vsuraires, si le debteur n'auoit le choix de payer argent pour grain au pris du denier douze. Je ne parle point de l'an cinq cens soixante & cinq, que le muy de blé commun coustoit

au



au mois de May deux cens soixante liures en pur achat : mais ie parle des anneés cōmunes. depuis quarante ans seulement, nous voyons que le blé de rente qui coustoit cinquante escus soleil, afin que nous ne parlions point de liures, maintenant couste deux fois plus. tellement que le meilleur blé en pur achat couste de pris ordinaire six vingts liures, qui est autāt qu'il coustoit de rente il y a quarante ans. Par ainsi Maléstroir ne debuoit pas tirer en exemple les fructs. Mais pour mieus verifiser ce que ie di, laissons les fructs, & venons au pris des terres qui ne peuuent croistre ny diminuer, ny estre alterees de leur bonté naturelle, pourueu qu'on ne les moque point, cōme lon dit, mais qu'on les cultiue comme on a fait depuis que Ceres dame, de Sicile en monstre l'vsage. Car il n'est pas vray semblable que la terre pour vieillir perdre sa vigueur, comme plusieurs pensent (bien que Dieu par sa iuste vengeance a enuoyé la sterilité depuis quelques anneés.) Et qu'ainsi soit, depuis que Dieu posala Frâce entre l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, & l'Almagne, il pourueut aussi qu'elle fust la mere nourrice portant au sein le cornet d'abondance, qui ne fut oncques & ne sera iamais vuide, ce que les peuples d'Asie & d'Afrique ont biē connu & confessé, cōme on peut voir par tous leurs escrits, & mesmement en la harangue du Roy

Agrippa, voulant renger les Iuifs rebelles & mutins souz l'obeissance des Romains, Voyez dit-il, la Gaule, qui a trois cens quinze peuples enuironnez des Alpes, du Rhin, de l'Ocean, & des Pyrenees, qui arrouse presque toute la terre de sources inépuisables de tous biens : neantmoins ces peuples belliqueux ont plié souz la puissance de cest Empire, apres auoir vaillamment combattu quatre vingts ans, plus estónez de l'heur & grádeur des Romains, qu'affoibliz de langueur, veu qu'ils n'ont que douze cens soldats pour toute garnison, qui n'est pas à peu pres tant d'hommes que de bonnes villes. Par là nous voyons que la France n'estoit pas l'ors plus sterile qu'elle a esté depuis, monstons aussi qu'elle n'est pas auourd'huy moins fertile. Ciceron parlant de la fertilité de Sicile, que les Romains appelloient leur grenier, dit que la meilleure terre n'apportoit que douze pour vn, encore, dit-il, quelle fust fauorisée des dieux. Nous auõs auourd'huy en nostre valee de Loire, en Brie, en Xaintonge, en l'Alimagne d'Auuergne, en Languedoc, & mesme en l'isle de France de meilleures terres au iugemēt de tous les payfans. Et neantmois nous voyos que depuis cinquāte ans, le pris de la terre a creu, non pas au double, ains au triple: tellement que l'arpent de la meilleure terre labourable au plat pays, qui ne coustoit anciennement que dix ou dou-

douze escuz, la vigne trēte, aujourd'huy se vēd le double, voire le triple d'escuz pesans vn dieziesme moins qu'ils pesoyent il y a trois cens ans. Ce que Malestroit m'accordera s'il veut prédre la peine de fueilletter tant soit peu noz registres. Et sans rechercher les contractz particuliers, qu'on peut voir par tout, ie vous appelle à tesmoing, Monsieur, qui auez manié tous les aucuz de la chambre, & tous les cōtractz du tresor de France, si les Baronnies, Comptez, Duchez qui ont esté aliences ou reünies à la courōne, ne vallent pas autant de reuenu qu'elles ont esté pour vne fois vendues. Chacū sçait que le Côté de Venize & d'Auignō vaut deux fois autāt de reuenu qu'il a esté engagé. Charles le sage achepta le Côté d'Auxerre du Comte, payant trentē & vn mil franc d'or : qui sont autant d'escuz ou enuiron. Iay appris de monsieur Fauchet conseiller, que ie tiens pour vn fidele registre de belles antiquitez, que Herpin vendit le Duché de Berri au Roy Philippe premier l'an mil cent, pour accompagner Godfroy de Bouillon, & ce pour la somme de soixante mil escuz d'or. Il y a ainsi en noz annales, comme il se peut entendre en plusieurs loix des Lombars, Saxons, Francons, Ripuaires, ou l'on voit toutes les amendes taxees par solds, comme quand il est dit, qui aura tué vn homme libre payera cent solds: qui l'aura lié pay-



payera dix solds, ce que ie di en passant, par ce  
 que i'ay veu vn proces des anciens statuts de la  
 ville d'Amiens, sus ce que les parties sans pro-  
 pos prenoyēt les sols pour noz douzains. Auf-  
 si est il certain que les premiers solds d'argent  
 ne furent forgez que deux cens ans apres par  
 saint Louys. Prenons le cas que tels solds d'or  
 fussent du poix & valeur des sols d'or de Iusti-  
 nian, car les loix de tous ces peuples furent fai-  
 tes quasi en mesme tēps: ce ne seroyent au plus  
 fort que soixante mil angelots, ou soixante mil  
 reales d'or, cōme ie diray tantost. car le sol mes-  
 mes d'argent ne pesoit pas tant de beaucoup.  
 & est vray-semblable que le sold d'or fut forgé  
 de mesme poix: toutesfois ie veux bien qu'il  
 pese le sol de Iustinian. Ie trouue aussi aux anti-  
 quitez d'Italie, que l'Empereur Rol vendit Lu-  
 que aux habitans douze mil escuz, & Florence  
 six mil: comme escrit Blonde au lib. huietiē-  
 me de la seconde decade, auioird'huy il y a cēt  
 maisons en Florence qui valent trois fois au-  
 tant q̄ la ville fust vendue. Nous trouuōs aussi  
 aux odonnances de Philippes le Long, du  
 droit de bourgeoisie en date de 1318. qu'il est  
 porté q̄ celuy qui voudra auoir droit de bour-  
 geoisie en autre lieu du Royaume, qu'il sera  
 tenu achepter vne maison du pris de lx. sols pa-  
 ris. Et si Malestroit ne se contente de telles an-  
 tiquitez, prenons les anciens aucux de la cham-  
 bre:

bre: prenons les coustumes de France, & mesmes celles de mon pays d'Anjou: nous trouuerons l'article cccxcix qui porte ces mots: Charge de mestail xxv. s. tour. charge de seigle xxi. s. six den. charge d'orge xv. s. le cheureau trois s. & quatre den. chapon xii. den. poule vii. den. moutō gras sept s. six den. couruees de bœuf à iournees d'huyuer dix den. L'an mil cinq cens huiet la coustume fut arrestee & homologuee. Je trouue que celle d'Auuergne en fait meilleur conte, car le mouton gras avec la laine n'est prisé que cinq s. le cheureau xviii. d. la poule six den. le conin dix d. l'oyson vi. d. le veau v. s. le cochon x. d. le pan deux. s. le faisan xx. den. le pigeō vn d. la charētee de foin à cinq quintaux xxv. s. manēure de bras en esté six d. en hyuer iiii. d. charroy à beufs en hyuer xi. d. en Bourbōnois, la charētee de foin à douze quintaux n'est prisee par la coustume que dix s. en l'article ccccciv. & en pré v. s. aux coustumes de la Marche accordees l'an mil cinq cens vingt & vn, la chair du moutō entier sans laine n'est prisee que ii. s. six d. la charētee. de foin pesant, quinze quintaux xii. s. la charētee de bois douze d. le veau xviii. d. l'oye douze den. Par la coustume de Troye en Champagne le sestier du meilleur froment mesure de Troye n'est estimé que xx. s. tourn. le seigle dix s. l'orge sept s. l'auoine cinq s. la iournee d'un homme douze den,

den . d'une femme six den . Ici Malestroit ne peut dire que depuis soixāte ans tout n'aye encheri dix fois autāt pour le moins, ie di en quel que mōnoye qu'il prenne, comme ie monstreyray tantost, car si vne terre ne peut estre vēdue que au denier vingt & cinq ou trente pour le plus en seigneurie & justice, par consequent le pris des terres est dix fois plus haut qu'il n'estoit il y a soixāte ans: qui recerchera plus haut les aveux & registres, il trouuera q̄ c'estoit bien cher eu esgard au pris ancien. Je laisse vne infinité de pareils exēples, sans toucher au doigt ce que vn chascun voit à l'œil, & me suffist pour ceste heure d'auoir monsté la charté aux Duches, Villes & Comtez, & aux terres qui ne peuuent empirer par vieillesse. Ce qu'on entendra beaucoup plus aisēmēt, si on sçait l'origine & cause de la charté.

Je trouue que la charté que nous voyons, viēt quasi pour quatre ou cinq causes. La principale & presque seule (que personne iusques icy n'a touchée) est l'abondance d'or & d'argēt, qui est auourd'huy en ce Royaume plus grande qu'elle n'a esté il y quatre cens ans, ie ne passe point plus outre, aussi les registres de la cour & de la chambre, ne passent point quatre cens ans, le surplus il le faut cueillir de vieilles histōires avec peu d'assurance. La seconde occasion de charté vient en partie des monopoles



La troisieme est la disette, qui est causee tant par la traitte que par le degast. La quatrieme est le plaisir des Roys & grans seigneurs, qui hausse le pris des chose qu'ils aiment. La cinquieme est pour le pris des monnoyes, rualé de son ancienne estimation. Je toucheray brieffement tous ces poincts. La principale cause qui encherist toutes ces choses en quelque lieu que ce soit, est l'abondance de ce qui donne estimation & pris aux choses. Plutarque & Plinie tesmoignét, qu'apres la conqueste du Royaume de Macedoine sus le Roy Perse, le capitaine Paul Aemyl apporta tant d'or & d'argent en Romme, que le peuple fut afranchi de payer tailles, & le pris des terres en la Romagne haussa des deux tiers en vn moment. Et Suetone dit que l'Empereur Auguste apporta tant de richesses d'Egypte, que l'vsure, diminua, & le pris des terres fut plus cher de beaucoup qu'il n'estoit au parauant. Ce n'estoit donc pas la disette des terres, qui ne peuuent croistre ny diminuer, ny le monopole, qui ne peut auoir lieu en tel cas: mais c'estoit l'abondance d'or & d'argent qui cause le mespris d'iceluy, & la charté des choses prisees, comme il aduint à la venue de la Royne de Candace, que l'escripture sainte appelle Royne de Saba, en la ville de Ierusalem, ou elle apporta tant de pierres precieuses qu'on les fouloit aux pieds. Et quand

PES

l'Espagnol se feit seigneur des terres neufues, les coignes & cousteaux estoient plus cher venduz q̃ les perles & pierres precieuses, car il ny auoit cousteaux que de bois & de pierre, & force perles. C'est dōc l'abondance qui cause le mespris. En quoy l'Empereur Tibere s'abusoit bien fort, faisant trencher la teste à celuy qui auoit redu le verre mol & maleable, de peur cōme dit Pline, que si la chose estoit euantee, l'or ne perdist son credit, car l'abondance de verre, qui se fait quasi de toutes pierres, & de plusieurs herbes, eust tousiours causé le mespris. Ainsi aduiuent il de toutes choses.

Il faut donc monstrer qu'il n'y auoit pas tant d'or & d'argent en ce royaume il y a trois cens ans, au temps duquel parle Malestroit, qu'il y a maintenant : ce que lon connoist à veüe d'œil. Car s'il y a de l'argent par pays, il ne peut estre si bien caché, que les Princes ne le trouuent en leur necessité. Or est il que le Roy Iean ne peut onques trouuer soixante mil francs à credit (prenons que soyent escuz) en son extresme necessité, & depuis la iournee de Poitier qu'il fut prisonnier huit ans des Anglois, ny ses enfans ny ses amis, ny son peuple, ny luy mesmes qui vint en personne, ne peut touuer sa rançon, & fut contraint s'en retourner en Angleterre attendant qu'on luy feroit argent. Et la rançon du Roy d'Ecosse qui fut prisonnier 12. ans apres, n'estoit

n'estoit que de cent mil nobles d'or que le Roy d'Escoſſe ne peut trouuer, de ſorte que Charle V. Roy, luy promit payer ſa rançon, en traittant alliance avec Robert Roy d'Escoſſe 1371. cōme il appert par le traitté. Sainct Louys fut en meſme peine eſtant priſonnier en Egypte. Il n'eſt pas vray ſemblable que le peuple François, lequel naturellemēt aime ſon Roy, & lors plus que iamais, & meſmes vn tel Roy, qui n'eust onques, & peut eſtre oncores moins aura cy apres ſon pareil, eust voulu ſouffrir de voir eſclau des Mahometiſtes, qu'ils auoyent lors en extrefine horreur, toutesfois Saladin fut contraint le laiſſer pour faire ſa rançon, prenant pour gage l'hoſtie qu'il portoit avec luy, & ſans la deuotion qu'auoit le bon Roy, elle fuſt demouree pour les gages : I'en trouue qui diſent qu'il n'eſtoit queſtiō que de deux cens mil bezans d'or, que le ſeigneur de Ionuille eſtime cinq cens mil liures, & dit que la Royne auoit la rançon en ſes coffres, ie m'en rapporte à ce qui en eſt. Auſſi liſons nous en noz vieilles hiſtoires, qu'a faute d'argent on fiſt monnoye de cuir avec vn clou d'argent, qui monſtre bien l'extrefine neceſſité d'or & d'argent qui eſtoit l'ors en France. Or ſi nous venōs à noſtre aage, nous trouuerons qu'en ſix mois le Roy a trouué en Paris, ſans aller plus loing, plus de trois millions quatre cens mil liures hors les deniers  
des



des offices, qui furent aussi trouuez en Paris, outre les deniers des aides & du domaine. Vray est que la necessité forçoit nostre Prince pour nous r  dre la lumiere de la paix. Nous trouu  s aussi que Philippe 3. assigna à Charles, qui depuis fut Comte de Valois x. mil liures de rente en apanage, & au traitté de paix entre les Roys Philippe le Bel, & Edouart IIabelle de France fut promise & depuis marice au fils du Roy d'Angleterre à xvi i i. milliures tourn. petits de douaire & rien plus, & à son fils Philippe le Long bailla en apanage xx. mil liures tourn. de rente. i 3 i i. Et par l'ordonnance du Roy Charles v. l'apanage des enfans de France n'est que de xi i. mil liu. torn. de rente, ou six vingts mil pour vne fois payee, & d'une fille de France lx. mil pour vne fois. Or on voit qu'il y auoit lors plus d'argent que du temps de Philippe le Bel: car Philippe de Valois ayeul du Roy Charles v. par l'apanage de Jean son fils il veut que s'il n'a que filles, la premiere aura sept mil liure de rente en assiette, la seconde deux mil en assiette, & cinqu  te mil vne fois payez, la troisi  me mil, & quarante mil vne fois payez, l'apanage fut fait l'an 1331. Prenons l'age de Charles septiesme, qui mit le premier la solde sus le peuple, & souffrit beaucoup de mutineries de ses subiects, combien qu'il eust donné la chasse aux Anglois, & acquis autant en dix ans que ses pe-

res auoyent perdu en deux cens: neantmoins il ne peut trouuer qu'un milion & sept cens mil francs pour toutes charges, cōme escript Philippe de Commines. Et Charles vi. son pere ne leuoit que cccc. milliures, dequoy les estats tenuz à Paris 1444. se plaignoyent fort. Et neantmoins Charles ix. leuoit quatorze miliōs l'an M.D.LXXII. Louys vnzielme ayant reuini les Duchez de Bourgoigne, d'Anjou, & le Conté de Prouence à la courōne, & plusieurs grandes confiscations, print trois millions plus que son pere, dequoy le peuple se sentoit si foulé, qu'à la venue de Charles huietieme son fils, il fut ordonné à la requeste & instance des estats, que la moitié des charges seroyent tencees. Depuis l'abondance d'or & d'argent à faiet que pour la charité des choses, & vilité d'argent, les charges ont esté plus grandes, & le mariage de la fille aisnee du Roy Henry a eu quatre cens mil escuz en mariage, les autres n'en ont pas eu moins, qui estoit hausser quatre fois autant que Renée de France, fille de François auoit eu en mariage, c'est à sçauoir, cent mil escuz. Et si on demande où estoit l'or & l'argent, il se trouue que l'Italie pour la grandeur de la trafique & assurance de la paix, entre les Princes auoit attiré tout l'or de l'Europe: & de fait on trouue que au mesme tēps de l'ordonnāce de Charles v. que les filles de Fran

ce n'auoyent que LX. mil liures en mariage vne fois payee. Galiace 2. Viconte de Milan, donna deux cens mil escuz pour le mariage de sa fille avec Lyonet filz du Roy d'Angleterre, & son frere Barnabo, qui auoit la moitié du Viconté de Milan, donna deux millions d'or pour le mariage de neuf filles legitimes, & deux bastards, encores qu'il eust cinq enfans masles legitimes, & deux bastards, comme nous lisons en l'histoire de Milan, & son nepueu Galeace premier Duc de Milan, maria sa fille Valentine à Louys de France Duc d'Orleans, luy donna en mariage quatre mil florins dor, six cens soixante sept marcs d'argent en douaire, sans ses ioyaux, & le Côté dast & promesse, que le Duché de Milan iroit à Valentine & à ses heritiers defaillant les masles, Louys, Sforce surnommé le noir, gouuerneur de Milan, maria sa niepce-Blanche Sforce avec l'Empereur Maximilian, luy bailla quatre cens mil escuz, & soixante mil ducats en mariage, 1494. outre quatre cens mil escuz qu'il paya depuis pour l'ineustiture de Milan. Que mōsieur de Malestroit fueillete les registres de la chambre, il sera d'acord avec moy, qu'on a trouué plus d'or & d'argent en France pour la necessité du Roy & de la repub. depuis l'an cinq cens quinze iusques à l'an soixante huit, qu'on n'auoit peu trouuer au parauant en deux cens ans. Et si on veut dire qu'il n'y



n'y a pas plus d'or & d'argent qu'il y auoit, mais que depuis peu de temps les Italiens nous ont presté ceste charité, on peut iuger le contraire: car il est certain que de tout temps il y a eu des bannis de ce pays là, qui outre les ordures qu'ils ont aporté en ce Royaume, ont tousiours fait la guerre à Dieu & au pauvre peuple, s'efforceans par tous moyens d'arracher la bonté naturelle du cœur de noz Roys, en haine de quoy ils furent chasséz de France, & leur bien confisqué du temps de Philippe le Long, & depuis ce temps-là, tousiours noz peres ont taxé au double les lettres qu'on appelle Lōbardes à la chancellerie. Aussi trouuōs nous que Philippe de Valois imposa le premier la gabelle sur le sel, qui a haussé de quatre deniers pour liure à quarante cinq liures sus muy & plus. Ils eussent donc bien trouué l'argēt s'il y en eust en autant qu'apresent, car Philippe le Long ne fist point de conscience de demāder au peuple la cinquesme Partie du reuenu d'un chacun.

Mais, dira quelqu'un, d'ou est venu tant d'or & d'argent depuis ce temps-là? Je trouue que le marchand & l'artisan, qui font venir l'or & l'argent, cessoyent alors, car le François ayāt un pays des plus fertiles du monde, s'adonnoit à labourer la terre & nourrir son bestail, qui est la plus grande mesnagerie de France, tellement que la trafique du Leuant n'auoit point cours,

pour la crainte des Barbares qui tiennent la coste d'Afrique, & des Alarbes, que noz peres appelloient Sarasins qui commandoyent en toute la mer Mediterranee, traitant les Chrestiens qu'ils prenoyent, comme esclaves a la cadene. Et quant à la trafique du Ponant, elle estoit du tout inconnue deuât que l'Espagnol eust fait voile en la mer des Indes. Joint aussi que l'Anglois, qui tenoit les ports de Guiëne & de Normâdie, nous auoit clos les auennës d'Espagne & des isles. D'autre part les querelles de la maison d'Anjou & d'Aragon, nous coupoyent les ports d'Italie. Mais depuis cent cinquante ans noz peres ont donné la chasse aux Anglois, & le Portugalois cinglât en haute mer avec la boussole, c'est fait maistre du Golfe de Perse, & en partie de la mer rouge, & par ce moyen a rempli ses vaisseaux de la richesse des Indes & de l'Arabie planteureuse, frustrât les Venitiens & Geneuois qui prenoyent la marchandise de l'Egypte & de la Surie, ou elle estoit apportee par la carauanne des Alarbes & Persans, pour nous la vendre en detail & aux poix de l'or. En ce mesme temps le Castilian ayant mis souz sa puissance les terres neuues pleines d'or & d'argët en a rempli l'Espagne, & a monstré la route à noz Polites, pour faire le tour d'Affrique avec vn merueilleux prouffit. Il est incroyable, & toutoutesfois veritable, qu'il est venu du Peru depuis

puis l'an 1533. qui fut cōquis par les Pyurres, plus de cent millions d'or, & deux fois autant d'argent, la rançon du Roy Atubalira reuenoit à 1326000. bezās d'or, lors au Peru les chaufses de drap coustoyēt trois cens ducats: la cape mil ducats: le bon cheual, quatre ou cinq mil: le bocal de vin 200. ducats: comme tesmoigne l'histoire des Indes. Et neantmoins Augustin de Zarate, maistre des comtes du Roy Catholique a trouué que les officiers du Roy Catholique au Peru, sont demeurez en debet aux cōptes arrestez de dixhuiēt cens mil pezans d'or, & de six cens mil liures d'argēt, sans la trafique & proufit incroyable q̄ le Roy de Portugal faiēt aux Moluques, ou croissēt les cloux de girofles, canelles, & autres drogues precieuses les ayant euës de l'Empereur Charles v. par engagemēt pour 350000. ducats, lors qu'il passa à Boulongne la Grasse, pour se faire courōner Empereur, que les Italiens ont voulu degager & payer la somme content: mais l'Empereur n'a pas voulu pour l'alliance des deux maisons. Or est il que l'Espagnol, qui ne tient vie que de France, estant contraint par force inéuitable, de prendre icy les bleds, les toiles, les draps, le pastel, le rodon, le papier, les liures, voire la menuiserie & tous ouurages de main, nous va chercher au bout du monde l'or & l'argent & les epiceries. D'autre costé l'Anglois, l'Ecoissois, & tout



le peuple de Noruege, Suede, Danemach, & de la coste Baltique, qui ont vne infinité de minieres, vont fouyr les metaux au centre de la terre, pour achepter noz vins, noz safrans, noz pruneaux, nostre pastel, & sur tout nostre sel, qui est vne manne que Dieu nous donne d'une grace speciale avec peu de labeur: car la chaleur defaillant au peuple de Septentrion outre le quarante septiesme degré, le sel ne s'y peut faire, & au desouz du quarante & deuxiesme, la chaleur trop ardante rend le sel plus corrosif, & encores plus le sel des minieres d'Hespagne, Naples, & de Poulongne: qui gaste bien souuent les personnes & les saleures, tellement que les salines de la Franche comté, & la pierre de sel en Espagne & en Hongrie, n'aproche en rien qui soit de la bonté du nostre. Cela fait que l'Anglois, le Flameng, & l'Ecossois, qui font grande trafique de poissons salez, chargēt bien souuent de sable leurs vaisseaux à faute de marchandise, pour venir acheter nostre sel à beaux deniers contans. L'autre occasion de tant de biens qui nous sont venuz depuis six ou sept vingt ans, c'est le peuple infini qui est multiplié en ce Royaume, depuis que les guerres civiles de la maison d'Orleans & de Bourgogne furent assopies: ce qui nous a fait sentir la douceur de la paix, & iouir du fruit d'icelle vn long temps, & iusques aux troubles de la religion:

car

car la guerre de l'estranger que nous auons eu depuis ce tēps-là, n'estoit qu'une purgatiō de mauuaises humeurs necessaire à tout le corps de la republique. Au parauant le plat pays & presque les villes estoient desertes pour les ravages des guerres ciuiles, pendāt lesquelles les Anglois auoyēt sacagé les villes, bruslé les villages, meurtri, pillé, tué vne bonne partie du peuple François, & rongé le surplus iusques aux os: qui estoit cause de faire cesser l'agriculture, la trafique & tous ars mécaniques. Mais depuis cent ans on a defriché vn pays infini de forrests & de landes, basti plusieurs villages, peuplé les villes, tellement que le plus grand bien d'Espagne, qui d'ailieurs est deserte, vient des colonies Françaises, qui vont à la file en Espagne, & principalement d'Auuergne & du Limousin: si bien qu'en Nauarre & Arragon presque tous les vigneron, laboureurs, charpentiers, maçons, menuisiers, tailleurs de pierres, tourneurs, charons, voituriers, chartiers, cordiers, carriers, selliers, bourreliers, sont François. car l'Espagnol est paresseux à merueilles, hors le fait des armes & de la trafique. & pout ceste cause il aime le François actif & seruiable, cōme il fit cōnoistre à l'entreprinse du prieur de Capoue à Valence, ou il se trouua dix mil François seruiteurs & artisans, qu'on vouloit molester, comme ayant eu part à la coniuratiō con-

tre Maximilian qui lors estoit lieutenant general en Espagne : mais il aduint que les maistres & habitans de Valence les cautionnerent tous. Il y en a aussi grand nombre en Italie.

Encores y a il vne autre occasion des richesses de France, c'est la trafique du Levant, qui nous a esté ouuerte par l'amitié de la maison de France avec la maison des Othomans du tēps du Roy François premier, tellement que les marchands François depuis ce temps-là ont tenu boutique en Alexandrie, au Cayre, à Barut, à Tripoli, aussi bien que les Venitiens & Geneuois, & n'ont pas moins de credit à Faix & à Maroch, que l'Espagnol, ce qui a esté decouvert depuis que les Iuifs chassés d'Espagne par Ferdinand, se retirerent au bas pays de Languedoc, & accoustumerent les François à trafiquer en Barbarie.

Autre cause de l'abondance d'or & d'argent a esté la banque de Lion, qui fut ouuerte, à dire la verité, par le Roy François premier, qui comença à prendre l'argent à huit, & son successeur à dix, puis à seize, & iusques à vingt pour cent en sa necessité. Soudain les Florentins, Luthois, Geneuois, Suisses, Alemans a friandez de la grandeur du prouffit, apporterent vne infinité d'or & d'argent en France, & plusieurs s'y habituerent, tant pour la douceur de l'air, que pour la bonté naturelle du peuple, & la fertilité du



du pays. Par mesme moyen les rentes constituées sus la ville de Paris, qui montēt à trois millions, trois cens cinquante mil liures tous les ans, ont aleché l'estranger qui a porté icy les deniers pour y faire proufit, & en fin s'y habitue: ce qui a fort enrichi ceste ville. Vray est que les ars mecaniques, & la marchandise auroit bien plus grand cours à mon aduis, sans estre diminuee par la trafique d'argēt qu'on fait: & la ville seroit beaucoup plus riche, si on faisoit comme à Genes, où la maison saint George prent l'argent de tous ceux qui en veulēt apporter au denier vingt, & le baille aux marchāds pour trafiquer au denier douze ou quinze, qui est vn moyen quia causé la grandeur & richesse de ceste ville là, & qui me semble fort expedient pour le public & pour le particulier. Combien que i'estime encore plus la prudence & bonté de deux grands Empereurs, Antonin le Piteux & Alexandre Seuere, qui bailloyent l'argent de l'espargne aux particuliers à quatre pour cent, qui n'est qu'au denier vingt & cinq: & qui plus est Auguste en bailloit sans interest à ceux qui bailloyent caution de payer le double à faute de rendre l'argent au temps prefix, comme dit Suetone, & par ce moyē ostans l'occasion aux finâciars de piller le public, les pauvres suiets trafiquoyent & gaignoye beaucoup, & le Prince n'estoit point contraint d'emprûter, ny ven  
dre

dre son domaine, ny escorcher son peuple, ains au contraire le bon Alexandre ménageant de ceste sorte, raualla les daces & impost de trente pars : tellement que celuy qui payoit trente & vn escu de charges & subides souz Helio-gabale (monstre de nature) n'en paya qu'vn souz Alexandre.

Voila, Monsieur, les moyens qui nous ont apporté l'or & l'argent en abondance depuis deux cens ans. Il y en a beaucoup plus en Espagne & en Italie qu'en Erance, parce que la noblesse mesmes en Italie trafique, & le peuple d'Espagne n'a autre occupatiō, aussi tout est plus cher en Espagne & en Italie qu'en France, & plus en Espagne qu'en Italie, & mesmes le seruice & les euures de main, ce qui attire noz Auuergnaz & Limosins en Espagne, comme i'ay sçeu d'eux mesmes, parce qu'ils gaignēt au triple de ce qu'ils font en France : car l'Espagnol riche, hautin, & paresseux, vend sa peine bien cher, tesmoing Clenard, qui met en ses epistres au chapitre de despense, en vn seul article, pour faire sa barbe en Portugal quinze ducats pour an. C'est donques l'abondance d'or & d'argent qui cause en partie la charté, des choses.

Je passeray l'autre occasion de charté, par ce qu'elle n'est pas si considerable au cas qui s'offre, c'est à sçauoir, les monopoles des marchâs, artisans, & gaigne-deniers: lors qu'ils s'assemblent

blent pour asseoir le pris des marchandises ou pour encherir leur iournees & ouurages, & par ce que telles assemblees se couurēt ordinairement du voile de religion, le Chancelier Poyet auoit sagement aduisé qu'on deuoit oster & re trencher les cōfrairies, ce qui a esté depuis con firmé à la requeste des estats à Orleans, telle ment qu'il n'y a point faute de bonnes loix.

La troisieme cause de l'encherissement est la disette, qui aduiēt par deux moyens. L'un est pour la traitte trop grande qui se fait hors le Royaume, ou pour l'empeschement d'y appor ter les choses necessaires: l'autre pour le degast qu'on en faict. Quand à la trette, il est certain que nous auons les vins & bleds à meilleur compte pendant la guerre avec l'Espagnol & Flameng, qu'apres la guerre, lors que la trette est permise: car les fermiers en partie sont con trains de faire argent: le marchand n'ose char ger ses veisieux: les seigneurs ne peuuent lon guement garder ce qui est perissable, & par cō sequent il faut que le peuple viue à bon mar ché: car noz peres nous ont appris vn ancien prouerbe, que la France ne fut iamais afamee, c'est à dire qu'elle a richement dequoy nourrir son peuple quelque mauuaise annee qui surui enne, pourueu que l'estranger ne vuide noz grā ges. Or est il certain que le blé n'est pas si tost en grain, que l'Espagnol ne l'emporte, d'autant que



que l'Espagne, hors mis l'Arragon & la Grenade, est fort sterile, ioint la paresse qui est naturelle au peuple, cōme i'ay dit: tellement qu'en Portugal les marchands blatriers ont tous les priuileges qu'il est possible, & entre autres il est defendu de prendre prisonnier quiconque porte du blé à vendre, autrement le peuple accableroit le sergent, pourueu que celuy qui porte le blé dise tout haut, *Trabo dridigo*, c'est à dire, ie porte du blé. Et cōbien qu'il soit defēdu de tirer l'or & l'argēt d'Espagne sus grādes peines, si est il permis pour le blé seulement. Cela fait que l'Espagnol emporte grāde quantité de blé. D'autre part, le pays de Languedoc & de Prouence en fournist presque la Toscane & la Barbarie, cela cause l'abondance d'argent & la charté de blé: car nous ne tirōs quasi autre marchandises de l'Espagne que les huiles & les epiceries, encōres les meilleures drogues nous viennent de Barbarie & du Leuant. De l'Italie nous auons tous les aluns, & quelques sarges & soyes: combien que le bas pays de Languedoc & la Prouēce a plus d'huiles qu'il n'en faut pour noz prouisions. Et quant aux sarges & soye, il s'en fait bien d'aussi bonnes en ce Royaume qu'en Florence & a Genes, au iugement de maistres, & les marchās en sçauent bien faire leur prouffit, les batizant a leur plaisir. Quāt aux aluns, si nous voulions couper les veines  
du mont

du mont Pyrenée, il est certain que nous y trouuerions des sources non seulement d'alun, ains aussi d'or & d'argēt, veu que plusieurs Alemans en ont fait bon rapport, & maistre Dominique Bertin m'a monstré sur ces lieux, & en a fait la preuue au Roy Henry de tous metaux, avec vne infinité de coupe rose, d'aluns, & de marcasite. Entre autres choses il s'est touué, que il y a plus d'alun qu'il n'en faut pour toute la France, iacoit qu'il en vient d'Italie pour plus d'un million tous les ans, comme il a verifié. C'est à luy à qui nous deuôs les beaux marbres noirs, blâc, madrez, iaspes, serpentines, qu'il a enuoyé des monts Pyrenées iusques à Paris: & m'assure q s'il auoit le credit, nous n'aurions plus que faire des aluns d'Italie. En quoy faisant l'Italien ne auroit plus que des asiquets, des fausses pierres, & des parfums pour tirer l'argent de ce Royaume, c'est le moyen qu'ils ont trouué, n'ayant plus q troquer avec noz marchandises, de nous vendre des fumees, qui sont si cheres, qu'il y a tel parfumeur Italien qui a vendu à vn seigneur de ce Royaume, comme vous sçauetz, pour quatre cens escus de gans, & n'en auoit que pour sa prouisiō d'un an. Si mes souhaits auoyent lieu, ie desirerois que les princes en fissent aussi peu d'estime que Vespasian l'Empereur, ie m'assure que les parfums de Gascongne osteront la charté à ceux d'Italie.

Quant

Quand à la quatriesme cause de l'encherissement, elle prouient du plaisir des Princes, qui donnent le pris aux choses, car c'est vne regle generale en matiere d'estat & de republicues, que Platon à le premier aperceüe, que non seulement les Roys donnent loy aux subiects, ains aussi changēt les meurs & façons de viure à leur plaisir, soit en vice, soit en vertu, soit en choses indifferentes. Je n'vseray d'autre exemple que du Roy François premier, qui se fit tondre pour guerir d'vne blessure qu'il auoit en la tefte: soudain le courtisan, & puis tout le peuple fut tondu, tellement qu'on se mocque auiourd'huy des longs cheueux, qui estoit l'ancienne marque de beauté, & de liberté (aussi la perruque blonde est iugée des anciēns la beauté du peuple de Septentriō) tellement que noz premiers Rois defendirent aux subiects hors mis aux Francons naturels, de porter longs cheueux, en signe de seruitude: coustume qui dura iusques à ce que Pierre Lombard Euesque de paris, fist leuer les defenses par autorité qu'auoyent lors les Euesques sus les Roys. Qui suffist en passant, pour monstrier que le peuple se conforme tous iours à la volonté du Prince, & par consequent prise & enrichist tout ce que les grās seigneurs aiment, encores que les choses en soyent indignes, comme l'Empereur Carucula donna la charté inestimable à l'ambre iaune, comme dit l'hystoi-



l'histoire, pour ce qu'il estoit de la couleur des cheuenx de sa mie.

Nous auons veu trois grands Princes d'un mesme tēps, à l'ennuy l'un de l'autre qui auroit de plus belles pierres, de plus sçauāns hommes & de plus gentils artisans, à sçauoir le grand Roy François, le Pape Paul troisiēme, & le Roy Henry d'Angleterre : si bien que le Roy François ne voulut iamais que le Roy d'Angleterre eust monsieur Budé, quelque requeste qu'il en fist : & si ayma mieux payer soixante douze mil escuz sol tresbuchans d'un diamant que le Roy d'Angleterre l'emportast sur luy, soudain la noblesse & le peuple commença de estudier en toutes sciences, & d'achepter pierres precieuses, quoy qu'elles coutassent : tellement que les Italiens ayant senti le vent de noz appetits en ont plus falsifié en vingt ans, que l'Indien en produisit oncques de naturelles : ce qu'eux mesmes n'ont peu celer appellāt le François lourdaud, comme escrit Cardan, de se laisser ainsi escorner . Depuis que le Roy Henry mesprisa les pierres, on n'en veid iamais si grād marché, c'estoit donc le plaisir des grands seigneurs qui haussioit le pris des pierres pretieuses, & non pas la disette, veu que telles pierres ne peuuent diminuer n'y perir, hors mis l'Emeraude, qui est vn peu fragile, & la perle qui noircist, & se pourrist à la longue . Mais quand les  
grands

grands seigneurs voyent leurs subiects auoir à foison les choses qu'ils ayment, ils commencent à les mespriser, ioint aussi que l'abondance de soy cause le mespris, comme nous voyons de la perle, qui est à grand marché pour l'abondance qui est venue des terres neufues, car il se trouue és histoires des Indes que le quint de perles apporté à l'Empereur reuenoit à 160. liures de poix pour vne fois seulement: & neantmoins c'estoit anciennement le plus precieux ioyau de nature, comme dit Pline, encores disons nous en commun prouerbe d'un homme illustre, ou d'une chose belle par excellence, c'est vne perle, & le grand Negus, que nous appellons Prestre Iean, seigneur de cinquante Prouinces, met en son titre d'honneur, *Iohan Belul*, qui est à dire, perle pretieuse. La perle estoit donc la chose la plus chere qui fut au monde anciennement comme dit Pline en vn lieu, tant pour la rarité, que pour l'estimation qu'en faisoient les princes, qui estoit estrange & presque incroyable. Quoy qu'il en soit, nous trouuons que la Royne Cleopatre en auoit deux du pois d'une once, estimees cinq cens mil escuz. Elle en aualla vne par gageure après l'auoir liquefiec: l'autre fut emportee par Auguste pour la plus belle depouille de sa victoire, qu'il fist tailler en deux, pour atacher aux oreilles de Venus. Nous en auons veu depuis huit ans vne

à la blancque, qui pesoit peu moins de demie once, enrichie de cinq grosses pierres pretieuses: & neantmoins tout le benefice ne fut estimé que treize cens escuz, qui estoit beaucoup au iugemēt des lapidaires: pour monstrier que l'abondance des perles à causé le mespris, & du mespris est venu le bon marché. Autant pouuons nous dire de la peinture, que les Princes du Leuant, & mesmement Alexandre le grand auoyent mis en si grand credit, que le tableau de Venus sortant des eaus, que Apelles auoit peint, fut achepté soixante mil escuz: Alexandre luy donna du sien deux cens talens, qui valēt six vingts mil escuz. Les tableaux des autres peintres n'estoyent pas tant prisez, mais les moindres coustoyent bien cher. Apelles ne fit point de difficulté d'acheter vn tableau de Protogene cinquante mil escuz. Nous en auons de Michel l'Ange, Raphael Durbin, de Durer, & sans aler plus loing, vn de Monsieur de Clagny en la galerie de Fontaine Belean, qui est vn chef d'euure admirable, que plusieurs ont paragonné aux tableaux d'Appelles: il y en a plusieurs autres d'vn merueilleux artifice, mais il n'approchent en rien qui soit au pris des anciens: parce que les princes en fōt peu d'estime, & que tous les peuples du Leuāt & de Barbarie iusques en Perse, ont en extreme abominatiō tous pourtraitz des choses que nature produit, craignant



faillir au commandement qui dict, *Tailler nete feras image*: tellement que les peintres, mouleurs, fondeurs, imagers, enlumineurs, n'ont place ny credit en ce pays-là non plus que leurs ouurages. C'est donc en partie le plaisir des grands seigneurs qui fait les choses encherir.

L'autre cause de l'encherissement, est le degat qu'on fait des choses qu'on deuroit ménager. La soye deuroit estre à grand marché, veu qu'on en fait tant en ce Royaume, outre celle qui vient d'Italie. La charté vient du degat: car on ne se contente pas d'en accoustre les belistres & laquais, ains aussi on la decoupe de telle sorte, qu'elle ne peut durer ny servir qu'à vn maistre: ce que les Turcs, comme i'ay entendu, nous reprochent à bon droit, nous appellans enragez & forcenez de gaster, comme en despit de Dieu, les biens qu'il nous donne. Ils en ont sans comparaison plus que nous, mais sus la vie qu'on osast en decoupper. Autant nous en prend il pour la draperie, & principalement pour les chausses, ou lon employe le triple de ce qu'il en faut, avec tant de balafres & dechi-queteures, que les pauvres gens ne s'en peuuent servir, apres que monsieur en est degousté: il y a bien plus, c'est qu'on en vse trois paires pour vne, & pour dōner grace aux chausses, il faut vne aulne destofe plus qu' auparauant à faire vn  
caza-

cazaquin. On a fait de beaux edits, mais ils ne seruent de rien: car puis qu'on porte à la cour ce qui est defendu, on en portera par tout, tellement que les sergens sont intimidez par les uns, & corrópus par les autres. Ioint aussi qu'en matiere d'habits, on estimera à tousiours sot & lourdaud celuy qui ne s'accoustre à la mode qui court: laquelle mode nous est venue d'Espagne, tout ainsi que la vertugale que nous auõs empruntée des Mauresques: avec tel aduantage, que les portes sont trop estroistes pour y passer, qui est bien loing de l'anciène modestie de de noz peres, qui portoyent les accoustremës, comme dit Cesar, vniz & pressez sus le corps, raportans la proportion & beauté des membres: les Alemans au contraire, les portoyent larges, ce qui apporte vn degast incroyable: du degast vient la disette: de la disette vient en partie la charté d'accoustremës, outre la façon qui passe bien souuent le pris des estofoes: pour les enrichir de broderies, pourfileures, passemens, frâges, tortils, canetilles, recamures, chenettes, bors, piqueûres, arrierepoints, & autres pratiques qu'on inuente de iour à autre. Car après la defense des draps d'or & d'argent, il se trouua des dames qui portoyët des robes faites à Milan du pris de cinq cens escuz la façon sans or ny pierreries. Et de telles braueries on viët aux meubles de la maison, aux liëts de draps d'or,

ou broderies exquisés, aux bufets d'or, & d'argent, & à fin que tout s'entresuyue, il faut bastir ou se loger magnifiquemēt, & que les meubles soyent portables à la maison, & la maniere de viure conuenable aux vestemens: tellement qu'il faut garnir la table de plusieurs mets: car le François, pour la nature de sa region, qui est plus froide que l'Espagne & l'Italie, ne peut viure de curesdens, comme l'Italien. De là vient la superfluité excessiue en toutes sortes de viandes, & la friandise inconnue à noz peres, qui a tellement vaincu ce Royaume, qu'il n'y a pas les valets de boutique, qui ne vueillent disner à la table du More à vn escu, les maistres à deux escuz pour teste, qui est l'vne des pestes de Paris la plus pernicieuse. Toutes fois ce ne sont pas encore les plus grands excès, veu qu'il se trouua en renuoyāt les proces des financiers, que l'vn d'entre eux enuoyoit de Paris iusques en Flandres douze botes de chemises blanchir à vn teston pour piece: & iamais ne donnoit moins d'un teston pour les espingles, aussi Dieu s'en vengea car le boureau apres l'auoir estranglé, luy depouilla iusques à sa chemise. Ce fut l'vne des raisons qui meut du Prat Chancelier, de se faire ennemy iuré de tels larōneaus, qui gastēt la simplicité du peuple, & encherissent toutes choses de propos deliberé: & le pris que i'y voy, c'est au despens du prince & du peuple. Ic  
dy



dy doncques que de tels degasts & superfluitez vient en partie la charté de viures que nous voyōs. Je laisse à dire que c'est la source de tous vices & calamitez d'une republicq. car il faut iouer, emprunter, vendre & se deborder en toutes voluptez : en fin payer ses creanciere en belles cessions, ou en fallites. Mais si les anciennes loix des Romains, Gregeois, Hebreux, AEgyptiens auoyent aussi bien lieu en France comme aux Indes & en tout l'Ethiopie, c'est à sçauoir qu'on adiugeast le debteur à faute de payement au creancier, pour le vendre ou s'en seruir, on ne verroit pas tant de voleurs, de cessionnaires, & de banqueroutiers, ny la charté que nous voyōs causee des excès, ne seroit pas si grande de beaucoup.

Icy, me dira quelqu'un: Si les choses alloient en encherissant en partie pour le degast, en partie aussi pour l'abondance d'or & d'argent, personne ne pourroit viure pour la charté. Il est vray: mais les guerres & calamitez qui aduiuent aux republicques, arrestent bien le cours de la carriere: comme nous voyons les Romains auoir vescu fort escharcement, & si faut dire, en merueilleuse pauvreté quasi cinq cens ans, lors qu'ils n'auoyent que grosse monnoye d'erain, du pois d'une liure, & sans marque iusques au Roy Seruius, aussi ne forgerent ils monnoye d'argent que l'an quatre cens,

quatre vings & cinq, apres la fondation de Rome, comme on peut voir aux fastes, soixante & deux ans apres, on vſa de monnoye d'or. Voyons dōc le pris des choses de ce temps-là, nous trouuerons que le mouton n'estoit estimé que dix assēs d'erain, que le docte Budé prent pour trois solds & demy de son temps, & au plus fort quatre des nostres: le bœuf cent assēs, qu'il estime vn escu couronne, & fut le pris estimé par la loy Ateria Trapeia: deux cens quatre vings ans apres la fondation de Rome: auquel temps la solde du pietō, dit Polybe, n'estoit que deux oboles, au centenier quatre, à l'homme de cheual vn denier, qui valoit trois sols & demy, de la mōnoye forgee à quatre deniers douze grains. Nous lisons en Plutarque que le pris du mouton au tēps de Solon n'estoit que d'vne drachme: qui estoit vne septiesme partie moins que à Rome deux cens ans apres.

Quand au pris des autres viures, on le peut iuger par la loy Fannia, qui retrenchea la despēce l'an cinq cens quatre vings & douze apres la fondation, avecq defense expresse de despendre plus de cent assēs, qui est vn escu couronne, aux banquets qui se faisoient les iours des grands ieux: aux autres iours dix assēs, à la charge qu'il n'y auroit point de volaille, excepté la poule de pailler: & fut c'est edict publicé par toute l'Italie à la requeste de Didius Tribun du peuple. Soixante

ante & quatre ans apres Crassus le riche censeur, voyant que les viures peu à peu encherissoient, publia vne loy, par laquelle il estoit permis de despécer cent asses les iours de foire, des calendes, nones, & ides: & aux nopces deux cēs asses, qui font deux escuz: trois liures de chair seche, vne liure de chair salee, des fruiets tant qu'on voudroit, aux autres iours, trente asses, qui font le teston. Vingt & sept ans ensuyuant, lors que la ville fut enrichie de la despouille de Grece & d'Asie, on ne pouuoit tenir la bride au peuple, ioint aussi que pour l'abondance d'or & d'argent tout estoit fort encheri, Sulla Dictateur voyant les anciennes ordonnances s'en aller en fumee, retrenchea la despence tant qu'il peut, & toutesfois permit qu'elle fust plus grande des deux tiers que Crassus n'auoit fait, iacoit qu'il diminuast la taxe des viures. Trente & six ans apres, Cesar le plus sobre seigneur qui fut onques, voyant tout le peuple debordé en banquets excessifs, fit quelque edict, par lequel il defendit de passer vingt & cinq escuz aux nopces: & quand aux autres iours de festes & foires sept escus & demy, qui estoit dix fois plus que Sulla n'auoit permis. Et neantmoins on faisoit si peu de conte de ses edicts, qu'il fut contraint pour les executer, d'aller secrettement au marché. Aussi depuis ne se trouua personne qui en fit aucune ordonnance. Et mesmes Caligula



voulut monstrier exemple à ses subiects de toute prodigalité, dependant en moins d'un anxx. & deux millions d'or q̄ Tibere auoit espargnez.

Or voyons combien l'abondance d'or & d'argent, & le degast fit encherir les choses, depuis Sulla iusques à Caligula, qui ne font pas cent ans. Nous trouuerons que les poissons delicats, comme le mullet, le turbot, la dorade, le denté l'esturgeon, la murene, s'achetoient au poix d'argent pur & sec, comme dit Galien. Il y eut bien vn friant, qui ne merite pas d'estre nommé, qui paya deux cens escuz d'un mullet de mer ne pesant que deux liures, qui estoit l'acheter au poix de l'or. Nous en peschons en nostre mer Oceane, & quelque fois en Loire, ou ils se degorgent, de trois ou quatre liures pour quinze ou vingt solds, par ce q̄ les grands seigneurs & le peuple aime mieux la chair.

De ces exemples nous pouuons iuger la charté de toutes autres choses : car le pan des le temps de Varron coustoit cinquante deniers d'argent, qui font cinq escuz, la couple de beaux pigeons estoit vendu vingt cinq escuz, depuis lequel temps le pris de toutes choses haufsa dix fois autant, comme nous auons mōstré. Pline passe plus outre, car il dit qu'un nommé Hirrius presta six mil murenes, qui n'ont rien semblable à noz lamproyes que la longueur, au poix & au nombre, à la charge de luy en rendre autant

autant, & n'envoulut vendre pour or ny pour argent, dequoy on faisoit peu de conte pour l'abondance qui estoit en Rome, car ce n'e estoit pas la disette des choses, veu que de toutes pars du monde on apportoit là comme au marché. Vray est que les excès aidoyent bien à encherir les viures: car il se trouuoit que les riches ne sçauoyent quelquefois comment despeser leur bien, ce qui aduint à Aesope ioueur de tragedies, lequel pour entrer en appetit, se faisoit seruir vn plat estimé quinze mil escuz, plein de rossignols chantans, estourneaux, merles, & autres oïseaux qui auoyent apprins à parler, encores que tels oyseaux soyent faides & mal plaisans, toutesfois le coust leur donnoit bon goust. Et mesmes Athenæus racôte de luy qu'estât arriué en Sclauonie pour y manger des escreuices qu'on estimoit fort en ce pays là: deuant que descendre du nauire on luy dit qu'il y en auoit sans cōparaison de plus belles & meilleures en la coste d'Afrique: ce que ayant entendu il fit voile en Afrique pour en māger. Le fils craignant faire deshonneur au pere, humoit des perles liquéfiees d'un pris inestimable. Et ne faut point s'ebahir qu'un ioueur de tragedies eust tant d'escuz: car les bouffons & ioueurs de farces estoient en si grand credit, que Roscius auoit trente & six mil escuz de l'espargne chascun an, pour faire le badin vne douzai

ne de fois deuant le peuple, outre le proufit qu'il tiroit de ses ieux particuliers, qui valoit cent fois plus.

Mais pour monstrier à l'œil l'abondance d'or & d'argent, il n'y a point de meilleur exemple que d'Apicius maistre gueux, auquel apres auoir mangé trois millions d'escuz restoyēt encores trois cens cinquante mil, toutesfois craignant mourir de faim, il s'empoisonna, comme tesmoignent plusieurs historiens. Ce qui me fait croire estre veritable ce qu'on dit de Ciceron, qu'il eut vne maison estimee cinquante mil escuz pour playder vne cause : car puis que les plaisans auoyent si grand credit enuers le peuple, ce n'estoit pas de merueille si vn tel aduocat estoit si bien payé.

Or est il que tout l'or & l'argent leur vint en six vingts ans, par la despoille de tout le monde, qu'apporterent en Rome les Scipions, Paul, Aemil, Marius, Sulla, Lucule, Pompee, Cesar, & mesmement ces deux derniers: car Pompee conquist tant de pays, qu'il fist monter le reuenue de l'Empire à huit millions cinq cens mil escuz, qui estoit le double & trois cinquiemes plus qu'au parauāt. Cesar apporta quarante millions d'escuz à l'espargne outre les prodigalitez qu'il faisoit : car pour vne fois il donna à Paul Consul neuf cens mil escuz pour ne s'ōner mot : & à Curion Tribun quinze cens mil escuz.



escuz pour estre de sa ligue. Marc Antoine passa bien plus outre s'il est vray ce que Plutarque, & Appian en escriuent: car il donna à son armee pour les agreables seruices deux cens mil talens: cela reuiët à six vingts millions d'escuz, ce qui est aucunement croyable, veu que l'Empereur Adriã, qui estoit sage menager, pour auoir la bonne grace des legions, qui estoient au nombre de quarante, donna dix millions d'escuz.

Il ne faut d'oc pas s'ebahir, si les choses estoient cheres, veu l'abondance d'or & d'argët qui estoit en Rome. Mais ces exces & braueries ne durerët pas tousiours: car en mois de trois cens ans, les Parthes, les Gots, Hercules, Hongres, & autres cruelles nations fouragerent tout l'Empire, & mesmes l'Italie, foulerent aux pieds les Romains, bruslerent leur ville, butinerent leur despouilles. Ainsi aduient il à toutes republiques, de n'aistre & croistre peu à peu, & puis florir en richesses & puissance, en apres s'ëuicillir & aller en decadence, iusques à ce qu'elles soyent du tout ruinees, comme i'ay monstré au discours sus l'estat des republiques en la Methode des histoires.

Nous auons discoursu les raisons de l'encherissement des choses: Reste à monstrier, que Malesroit s'est aussi mespris au titre des monnoyes forgees en ce Royaume depuis trois cens ans. Car il dit que sainct Louys fist forger les  
pre-

premiers solds valās douze deniers: & qu'il n'y en auoit que soixante & quatre au marc. Il dit aussi, que du temps de Philippe de Valois, l'escu d'or aux fleurs de liz sans nombre, de meilleur poix & aloy que le nostre, ne valoit que vingt solds. Puis apres que le Roy Iean fit forger les francs à pied & à cheual d'or fin, qui ne valoyent que vingt solds. D'auātage que le sold d'argent de ce temps là en valoit cinq des nostres. Il ne dit point de quel titre, de quel poix & aloy estoient les monnoyes.

Quant à ce dernier point il se contredit luy mesmes: car il est d'accord que l'escu vieil, qui pese trois deniers trebuchans, ne vaut que soixante solds des nostres forgez par l'ordonnance du Roy François 1. tellemēt que le sold ancien de fin argent n'en vaudroit que trois: & toutesfois les francs à pied & à cheual pesent moins que les escuz vieux de quatre grains, & ne sont pas de meilleur aloy: veu qu'aux vns & aux autres il y a vn quart de carat de remede: aussi par l'ordonnance de l'an cinq cens soixante & vn, le vieil escu est à soixāte solds, & le frāc à pied ou à cheual à cinquante cinq solds. Par ainsi il se mesprend quasi de la moitié, quant à la proportiō des solds anciens & des nostres: car s'il estoit ainsi comme il dit, que le sold ancien de fin argēt valut cinq fols autant comme les nostres, l'escu vieil vaudroit cent solds, le franc

franc à pied ou à cheual quatre liures dix solds.

En second lieu monsieur de Malestroit se mesprend, laissant entre saint Louys & Philippe de Valois cent xxiii, ans, pendant lequel temps Philippe le Bel, arriere fils de saint Louys, l'an mil trois cens, affoiblit tellement la monnoye d'argent, qu'un sold de l'ancienne monnoye en valoit trois de nouueaux, cōme nous trouuons en noz registres, & mesmes en noz Annales, & en l'histoire d'Antonin, de laquelle m'a aduertit monsieur de Liure, homme accompli en bon sçauoir. Et combien que pour appaiser la mutinerie du peuple la monnoye fut reduite à l'ancienne valeur, si est ce que dix ans apres elle fut si fort affoiblie, que le sol n'auoit que trois deniers & demy d'argent : tellement que les deux quars & demy estoient de cuyure: qui est la plus foible monnoye qu'on aye veu de nostre temps: car l'an cinq cens cinquante & vn, les sols forgez par l'ordonnāce du Roy Henry II. tiennent trois deniers & demy d'argent. Il faut donc conclure, puis que le sold estoit de mesme titre, de mesme pied, de mesme aloi, & qu'il y auoit autant d'aliage il y a trois cens ans, comme à present, que la demonstratiō de Malestroit, & ses exemples ne peuuent auoir lieu: car iacoit que Charles le Bel restitua l'ancien titre des solds à douze deniers, le Roy l'an mil trois cens vingt & deux toutesfois six mois apres



pres il l'affoiblit de toute la moitié.

Nous trouuons bien d'auantage par noz registres, que l'an mil quatre cens vingt & deux, le titre des sols estoit si foible, que le marc d'argent valoit quatre vingts liures tournois, qui sont seize cens pieces pour marc d'euure: tellement qu'un des sols du Roy Henry II. vaut à ce conte cinq solds de ceux-là, qui est bien tout le contraire de ce que monsieur de Malestroit a mis en auant, qu'un sol anciẽ en valoit cinq des nostres: veu qu'il y a cent cinquante ans, que cinq sols n'en valoyent qu'un des nostres. Il faut donc qu'il rapporte ce mot ancien a certaines annees seulement, & non pas à toutes, comme il fait depuis trois cens ans.

Bref, qui voudra fueilleter au liure noir, qui est en la chambre du procureur du Roy au chastelet de Paris, il trouuera q l'an mil quatre cẽs & vingt, lors que les Anglois tenoyent Paris l'escu fut mis à soixante solds, le moutõ à quarante, les nobles à sept liures, qui est le pris & valeur du temps du regne du Roy Henry I I. Vray est que Charle septiesme, l'an quatre cens vingt & deux au mois de Nouembre, fit forger nouuelle monnoye à douze deniers: tellement que le marc d'argent de quatre vingts liures, fut remis à huit liures quinze solds tournois, mais l'an mil quatre cens cinquante & trois, on forgea des solds à cinq deniers de loy, qui est rabatu

batu de la forte monnoye beaucoup plus de la moitié.

C'est donc vn paralogisme en matiere d'argumens, de prendre vne annee que la monnoye a esté la plus forte pour estimer les choses, & laisser les annees qu'elle a esté la plus foible, qui sont plus frequentes sans comparaison que les bonnes annees : comme en cas pareil qui voudroit tirer en consequence des autres choses, le bon marché d'alumettes qui est en Paris.

J'ay monstté cy deuant que le pris des choses taxé par les coustumes de ce Royaume, accordees & homologuees depuis cinquante, les autres depuis soixante ans, estoit dix fois moins qu'il n'est à present, & toutes fois il est certain que les estats & les deputez pour accorder les coustumes, n'ont pas suyui le moindre, ny le plus haut pris : mais la plus commune estimation qui estoit lors, comme noz loix nous enseignent, & neantmoins le chappon n'est qu'à douze deniers tournois par toutes les coustumes d'Anjou, Poitou, la Marche, Champagne, Bourbonnois, & autres : la poule à six den. la perdris à quinze den. le mouton gras avec la laine sept soldz, le cochon dix den. le mouton cōmun, & le veau à cinq solds, le cheureau trois solds, la charge de froment à xxx. s. la charetee de foin pezant quinze quintaux, dix s. qui sont dix boteaux pour vn sol, le boteau pesant quin-

ze liures; c'est la coustume d'Auuergne. En Bourbonnois les douze quintaux estoient estimez dix sols, le tonneau de vin trete s. le tonneau de miel xxxv. s. arpent de bois reuenant deux s. six den. arpent de vigne xxx. s. de rente. liure de beure quatre den. d'huile de noix autāt: de suif autant. C'estoit du temps de Louys douziesme, comme i'ay dit cy dessus: que les solds estoient à quatre deniers xij. grains de loy. Par ainsi le sold du temps de Loys douziesme ne scauroit au plus haut valloir qu'un liard d'auantage que celui du regne de Henry II. & les quatre sols ne vaudroient pas cinq des nôtres, dont il s'ensuit bien que le veau & le mouton avec la laine, ne deuroit estre estime que six s. & trois den. de nostre billon pour le plus, puis qu'il y a soixante ans que par toute la France il ne estoit prisé que cinq sols. Autant peut on dire des autres choses. Or nous voyons que par estimation commune, l'un & l'autre vaut quatre liures, ou cent sols, voire six liures en Paris, qui est vingt ou trente fois plus cher qu'il ne coustoit lors. Si donc les fruits de la terre, le bestail, la volaille, coustoient dix ou douze ou vingt fois moins qu'ils ne font, le reuenue des terres & seigneuries estoit d'autant moins estime, & les baux à ferme à meilleur conte: & par mesme raison les terres x. fois moins prisees, car la meilleure terre roturiere n'est estimee qu'au denier xx. ou



xxv. le fief au denier xxx. la maison de bonne estoffe au denier quarante ou cinquante, tellement que la terre qui valoit mil escuz de ferme il y a soixante ans, n'estoit vendue que xxv. ou au plus cher xxx. mil escuz. Si donc la ferme à creu à cinq ou six mil escuz, la terre se vendra cent cinquante mil escuz, qui lors ne valoit que trente mil. Quant aux coruees & iournees de maneuures, nous voyons de toute ancienneté, qu'elles estoient quasi taxees à vn denier d'argent, qui valoit peu plus que le real d'Espagne : & la solde ancienne de l'homme de cheual, n'estoit qu'un denier, comme dit Polybe : en fin l'homme de pied eut vn denier par iour, ce qui fut gardé mesmes du temps d'Auguste, cōme escrit Tacite. Vray est que les dons faits aux armées pour les agreables seruices, valoyent vingt fois autant que la solde. De là est venu, cōme ie croy, nostre mot Gagne denier qui se prent seulement pour ceux qui louent leur iournee : & mesmes en l'Euangile, le maistre dit à quelques vigneronns enuieux de sa liberalité enuers les autres. N'avez vous pas le denier que ie vous ay promis pour la iournee ? qui estoit la drachme en Grece pour la iournee du vigneron & du soldat. Toutesfois par noz coustumes arrestees, comme i'ay dit, & corrigees depuis soixante ans ou environ, la iournee de l'homme en Esté, n'est prisee que six deniers en

E

Hyuer

Hyuer quatre den. & avec la charette à bœuf douze den. La monnoye noire n'est point diminuée ny haussée de pied depuis, ny au parauant soixante ans : & toutesfois on voit que pour six deniers le vigneron, le brassier, le manœuvre, le soldat, ne se contente pas de cinq folds : mesmes en ce pays ils en veulent huit ou dix, remonstrans qu'ils ne peuvent autrement viure. Quant à la coruee des bœufs, elle est estimée vingt l. au meilleur marché, c'est donc vingt fois autant qu'elle estoit prisee il y a soixante ans, en quelque monnoye qu'on le prenne, qui est cause que les iuges, qui ont bien puissance de plier, non pas de rompre les coustumes, quand il est question d'affietes, rentes, estimation de fruits ou d'autres choses semblables, ne se seruent plus des coustumes : ains se rapportēt à l'ordonnance touchant l'estimation des fruits, ioint la commune valeur : ou bien ils ordonnent que les parties conuendront de prizeurs pour estimer les choses.

Nous auons parlé de la monnoye blanche, disons aussi de la monnoye d'or, a fin qu'on puisse iuger à veüe d'œil que ce n'est pas pour auoir alteré les monnoyes que tout est encheri. Je trouue que la plus fine monnoye d'or forgée depuis trois cens ans en quelque pays que ce soit, n'est point plus forte de vingt & trois avec trois quars de carat : comme sont les nobles,

bles, les vieux ducats de Venise, Florence, Sienne, Portugal, le Seraph de Turquie, les Medins de Barbarie, les medailles anciennes des Romains, les doubles ducats vieux de Castille, les moutons à la grand laine, les escuz vieux, les saluts, les francs à pied & à cheual, les vieux angelots: les escuz couronne ne sont pas si forts de beaucoup: les Milrais valent mieux & les escuz soleil: puis apres les Henrics & doubles Henrics, les reales d'or, pistolets, & doubles ducats de Portugal sont plus foibles, quât aux autres monnoyes, ou il y a moins de xxii. carats, c'est à dire, s'il y a plus de la douzième partie d'aliage, soit cuyure ou argent, & moins des dix pars d'or, ce n'est pas or, sinon en ourage, tout ainsi que l'argent qui est plus bas que de dix deniers, ou pour mieux dire, qui a pl<sup>r</sup> d'une sizieime d'aliage, de cuyure: & moins des cinq pars d'argent, ce n'est point argent en matiere de monnoye, mais billon: & pour ceste cause les anciens appelloient Electre, l'or où la cinquième partie est d'argent. Posons donc le cas que l'escu vieil, & le franc à pied & à cheual, qui sont les monnoyes desquelles se sert monsieur de Malestroit, soyēt à xxiiii. carats, avec vn carat de remede: les escuz au soleil à xxiii. & vn huietième de remede, suyuant l'ordonnance de l'an cinq cens quarante: ou à xxii. carats & vn quart de carat de remede, comme



font les escuz forgez par l'ordonnance du Roy Henry II. il n'y aura qu'un carat de difference aux vieux, & quant au poix, les escuz sol de l'an cinq cens quarante, pezent deux deniers seize grains trebuschans, à soixante & douze au marc, autant que Iustinian l'Empereur en met à la liure, ce qui a donné occasion à mestre Charles Moulin, l'honneur des Iuriscultes, d'egaler l'escu de Iustinian & le nostre à mesme pied. Mais il y a autât à dire que de deux à trois: car tout ainsi que le marc a huit onces, & la liure de Iustinian a douze: aussi l'escu d'or forgé par son ordonnance, qu'il nomme Solidus, est d'un tiers plus pezant que le nostre, quasi comme l'angelot. Depuis par ordonnance du Roy Henry deuzieme, on en a forgé à deux deniers quinze, & puis quatorze grains trebuschans. Or est il que le franc d'or peze moins de quatre grains que l'escu vieux, & plus que l'escu sol forgé l'an mil cinq cens quarante, de quatre grains. Si donc nous rapportôs le pied de l'un à l'autre, nous trouuerôs que l'escu vieil ne vaut qu'une huietiésme plus que l'escu sol: & le franc d'or pres d'une neufiesme plus que le mesme escu sol: car il y a huit escuz vieux en l'ôce, neuf au soleil, dix couronne & un denier xx. grains d'aduantage: de francs d'or il y en a moins de neuf, & plus de huit, aussi l'escu vieil par l'ordonnance du Roy Henry second est à soixante,

te, le franc à cinquante cinq, l'escu sol à cinquante deux, l'escu couronne à cinquante solds.

Il faut dōc cōclure, que si la maison qui s'est vēdue deux cens vieux escuz il y a six vings ans, auiourd'huy se vend huit cens escuz sol, qui valent deux mil liures tournois de nostre billon, ostant vn huitiesme que l'escu vieil vaut plus que l'escu sol, restent six cens soixante & treize escuz sol, qui valoyent au temps du Roy Henry second, mil sept cens cinquante liures, ou trenté & cinq mil sold de nostre monnoye, & si nous posons le cas que fussent francs d'or, il n'en faudroit tirer qu'une neufiesme, resteroient sept cens quatre vings escuz sol, que se vēd la maison, qui est trois fois plus qu'elle ne coustoit de ce temps-là, ce que i'ay bien voulu cōter par le menu d'autant que monsieur de Malcstroit n'a point dit quelle proportiō il y auoit entre les escuz pour les accōmoder à noz contracts.

Voila quant à l'encherissement en general, sans toucher aux changemens particuliers, qui font encherir les choses de leur pris ordinaire: comme les viures en temps de famine: les armes en temps de guerre: le bois en hyuer, l'eau aux deserts de L'ybie, ou il se trouue vn tombeau en la plaine d'Azoa, qui porte tesmoignage en lettres graues, qu'un marchand achepta d'un voiturier vne coupe d'eau dix mil ducats,

& neantmoins l'achepteur & le vendeur moururent de soif, comme escript Leon d'Afrique: ou bien les ouurages de main, & la quinquail-  
lerie aux lieux ou il ne s'en fait point, qui sont  
ordinairement à meilleur marché aux villes  
pleines d'artizans, comme à Limoges, Milan,  
Nuremberg, Genes, Paris, Rouan, Damas-  
que, Venise: ou bien pour l'abondance du peu-  
ple & d'argent qui est en vn lieu plus qu'en au-  
tre: comme à Stambol, Rome, Paris, Lyon,  
Venise, Florence, Anuers, Seuille, Londres, ou  
la cour des Roys, ou grands seigneurs, ou mar-  
chands, attire le peuple & l'argent; les viures y  
sont plus cher: comme il aduenoit ordinaire-  
ment en Rome, où l'abondance d'or & d'argent  
& de peuples qui y accouroient de tous costez  
du monde; la famine estoit souuent; de sorte  
que Auguste fut cōtraint de chasser de la ville,  
les haraz desclaués & gladiateurs; & tous les e-  
strangers, excepté les maistres de la ieunesse, &  
les medecins, outre vingt & huit colonies,  
qu'il tira de Rome pour les departir en toute  
l'Italie. quelque fois aussi le changement vient  
pour vn edit nouveau, comme il aduint à Ro-  
me, où les maisons furent soudain encheries de  
moitié; par l'edict de Traian, qui ordonna  
que tous ceux qui voudroyent auoir estats &  
offices hōnorbles, employassent la tierce partie  
de leurs biens en achept d'heritages en Rome,  
ou



ou és enuiron. Toutes ces choses particulieres ne sont pas considerables au cas qui s'offre, qui est general.

Or puis que nous sçauõs que les choses sont encheries, & les causes de l'encherissement, qui sont les deux points principaux que nous auons à prouuer à Malestroit: reste maintenant d'y remedier au moins mal qu'il sera possible: ce que Malestroit n'à touché aucunement, tenant pour tout certain que rien n'encherist.

Premierement l'abondâce d'or & d'argent, qui est la richesse d'un pays, doit en partie excuser la charté: car s'il y en auoit telle disette que le temps passé, il est bien certain que toutes choses seroyent d'autant moins prises & acheptees que l'or & l'argẽt seroit plus estimé.

Quant aux monopoles & degats qui se fõt, i'en ay touché cy dessus ce qu'il m'en sembloit. Mais pour neant on fait de belles ordonnances touchant les monopoles, les excès des viure & vestemens, si on ne les veut executer: toutes-fois elles ne seront iamais executees, si le Roy par sa bonté ne les fait garder aux courtizans: car le surplus du peuple se gouerne à l'exemple du courtizan en matiere de pompes & d'excès: & ne fut iamais republique en laquelle la santé ou la maladie ne decoulast du chef à tous les membres.

Quant à la traitté des marchandises qui sor-

rent de ce Royaume, il y a plusieurs grands personages qui s'efforcent, & se sont efforcez par dits & par escripts de la retrencher du tout, s'il leur estoit possible: croyans que nous pouuons viure heureusement & à grād marché sans rien bailler, ny receuoir de l'estranger, mais ils s'abusent à mon aduis: car nous auons affaire des estrangers, & ne sçaurions nous en passer. Je confesse que nous leur enuoyōs blé, vin: sel, saffran, pastel, pruneaux, papier, draps & grosses toiles, aussi auons nous d'eux en contrechange, premierement tous les metaux; horsmis le fer: nous auōs d'eux, or, argent, estain, cuyure, plomb, acier, vis argēt, alun, souphre, vitriol, couperoze, cynabre, huiles, cir, miel, poix, bresil, ébene, fustel, gaiac, yuoire, maroquins, toiles fines, couleurs de conchenil, escarlate, cramoisi, drogues de toutes sortes, epiceries, sucres, cheuaux, sauteurs de saumons, sardines, maquereaux, moulues, bresvne infinité de bons liures & excellens ouurages de main.

Et quand bien nous pourrions passer de telles marchandises, ce qui n'est possible du tout: mais quand ainsi seroit que nous en aurions à reuendre, encores deurions nous tousiours trafiquer, vendre, achepter, eschanger, prester, voire plustost donner vne partie de noz biens aux estrangers, & mesmes à noz voisins, quād ce ne seroit que pour communiquer & entretenir vne

ne bonne amitié entre eux & nous.

Ie di plus, quand nous serions accompliz des dons de Dieu, de tout ce qui peut estre donné aux hommes, en armes & en loix, sans crainte ny esperance d'autrui, si est ce que vous leur deuons ceste charité, par obligation naturelle, de leur communiquer les graces que Dieu nous auroit faites, les apprendre & façonner en tout honneur & vertu. En quoy les Romains se rendirent indignes de commander, lors que la grandeur de leur puissance touchoit iusques au Ciel, & qu'ils auoyent estendu leur Empire depuis le Soleil couchans iusques au Soleil leuant, il se trouua quelques peuples qui leur enuoyerent embassades pour se rengier souz leur puissance, & leur obeir volontairement. Les Romains voyans qu'ils n'y auoit rien à gagner, refuserent telles offres, comme escrit Apian, qui est vn tour le plus lasche, & vne iniure faites à Dieu la plus vilaine qui fut onques: cōme si la maiesté de commander & faire iustice, & mesmes aux pauures peuples mal apprins, n'estoit pas le plus grād don de Dieu, & le plus grand honneur que peut receuoir l'homme en ce monde, c'estoit bien loin de leur communiquer leurs biens & richesses, comme ils deuoyent faire.

Mais, dira quelqu'vn, Platon & Lycurgue ont deffendu la trafique avec l'estranger craignant



gnant que leurs subiects fussent gastez & corrompuz. Il est vray: mais l'un a songé ce qu'il ne peut iamais executer, quoy qu'il essayast: l'autre a executé ce que iamais homme n'osa esperer, & toutesfois l'un & l'autre eust mieux fait, si ie ne suis fort trôpé, de permettre la trafique comme sagement a fait Moyse, qui a bien monstré qu'il estoit plus grand maistre que ces deux-là: car la lumiere de vertu est si claire, que non seulement elle chasse les tenebres des vicieux, ains aussi luit d'autant plus qu'elle est cōmuniquée. Toutesfois nous ne pouuons pas nous preualoir tellement en noz vertuz, que l'estranger ne ait de quoy nous rendre la pareille.

Encores, dit on, il ne faut pas donner noz biens pour neant aux estrangers, & mesmes a noz ennemis, aussi nous y donnons bon ordre: & toutesfois quand nous le ferions en ayant à suffisance, nous gagnerions plus leur amitié qu'à leur faire la guerre: puis que Dieu, auquel nous auons iuré & faisons la guerre sans trefues, nous monstre exemple avec vne prodigalité desmesurée. Mais par ce que cecy ne peut entrer au cerueau de ceux qui ne font estat que du gaing, quoy qu'il soit sordide & deshoneste, Dieu par sa prudence admirable y a donné bon ordre: car il a tellement departy ses graces, qu'il n'y a pays au monde si plâtureux, qui n'aye faute de beaucoup de choses. Ce que Dieu semble auoir fait.

pour

pour entretenir tous les subiects de sa republique en amitié, ou pour le moins empêcher qu'ils ne se facent long temps la guerre, ayans tousiours a faire les vns des autres.

Je serois bien d'aduis, si mes aduis auoyent lieu, qu'il fust defêdu de trafiquer avec l'Italien pour des atours, des parfums, du plomb, du parchemin, des faulles pierres, des poisons: & mesme clore le passage à tous les banqueroutiers & & bannis de leurs pays: si ce n'estoit qu'il fussent bannis pour estre trop vertueux, comme on faisoit en Athenes & en Ephese: & qu'à ceste fin l'estrâger fist apparoir d'attestatiô du Prince ou de la seigneurie: ou de quelques gens de biê & d'honneur. Cela donneroit exemple aux autres peuples de faire le pareil, & feroit trêbler les meschans qui n'auoyent seur acces en lieu du monde. Mais, à ce que ie voy, les Turcs nous font la leçon: car il se trouue que Mehemet nommé le grand, Empereur des Turcs, en a monsté bel exemple en la personne d'un meurtrier Florentin, lequel apres auoir assassiné Iulian de Medicis en pleine eglise, s'estoit retiré à Stambol, siege de l'Empire. Ce grand seigneur le renuoya pieds & poings liez à Florêce pour en faire iustice. Mais tandis que nous ouurirons la fenestre aux bannis, le mauuais air & la peste y entrera tousiours, & n'aurons iamais faute de daciens, qui hument le sang, rongent les os & su-

cent

cent la moüelle du Prince & du peuple : voire qui font loüange & vertu par liures imprimez des vices les plus execrables du monde, que iamais noz peres n'ont pensé:& toutes fois il n'y a que telles gens bien venuz & cheriz par tout.

Quant aux autres eſtrangers, ie deſire que non ſeulement on les traite en douceur & amité, ains auſſi qu'on vengell'iniure à eux faite a toute rigueur, comme la loy de Dieu commande: voire meſme qu'on leur quite le droit d'aubaine, à la charge que l'heritier ſoit habitant du pays: auſſi bien voyons nous qu'il n'en reuient que le deſhonneur à la France, & le proufit aux ſanfues de la cour: ioint que cela empêche le cours de la trafique, qui doit eſtre franche & libre, pour la richeſſe & grandeur d'un Royaume.

Il ne reſte qu'un argument auquel il faut reſpōdre en un mot. Quand la traite a lieu, diſent ils, toutes choſes encheriſſent au pays. Je leur nie ce point-là, car ce qui entre en lieu de ce qui ſort, cauſe le bon marché de ce qui defailloit. D'auantage, il ſemble à les ouyr, que le marchand donne ſon bien pour neant: ou que les richeſſes des Indes & de l'Arabie heureuſe croiſſent en noz landes. Je n'exceperay que le blé, duquel la traite ſe doit gouuerner plus ſagemēt qu'on ne fait, car nous voyons des chartez & famines intolerables à faute d'y pouruoir: tellement que la France; qui doit eſtre le grenier de tout le Po-  
nant



nant, reçoit les nauires pleines de meschant blé noir, qu'on ameine le plus souuent de la coste Baltique, qui est vne grande honte à nous. Le moyen d'y dōner ordre, c'est d'auoir en chacune ville vn grenier public, comme on auoit anciennement és villes bien reglees, & en ce Royaume, deuant que les querelles de la maison d'Orleans & de Bourgongne, & que tous les ans on renouuellast le vieil blé. En quoy faisant, on ne verroit iamais la charté si grande qu'on voit: car outre ce qu'on auroit prouision pour les mauuaises annes, on retrencheroit aussi les monopoles des marchands qui serrent tout le blé, & souuent l'acheptent en gerbe, pour y asseoir le pris à leur plaisir.

Voila vn moyen par lequel Iosephe grād maistre d'Egypte, sauua sept annes de famine quasi en tout le monde, & Traian par mesme moyen sauua l'Egypte de famine vne annee, combien que l'Egypte soit la mere nourrice du Leuant.

Quand à l'aduis de quelques vns, qui veulent qu'on arrache les vignes pour mettre tout en blé, ou pour le moins qu'il soit defendu de planter vignes pour l'aduenir: Je trouue bien que Domitiā l'Empereur en fist vn edit, par lequel il fit defence de plus planter vignes & commēda qu'en tous les gouuernemens de l'Empire hors d'Italie en arrachapt la moitié des vignes  
mais

mais il ne fut onques executé: aussi Marc Var-  
ron tient que c'est le plus precieux heritage de  
tous, & les payfans s'en moquent à bon droit  
de telles ordonnances. Et Dieu par sa grace a  
bien donné ordre que tout ne fut pas en vigne  
ny en blé: car la meilleure terre pour la vigne,  
ne vaut rien pour le blé, d'autant que l'vn ayme  
la pleine forte & grasse, l'autre demande les cou-  
staux pierreux. D'auantage, la vigne ne peut croi-  
stre outre le quaranteneufiesme degré pour la  
froidure, tellemēt que tous les peuples de Sep-  
tentrion n'ont quasi autres vins que de France  
& du Rhim: & toutesfois ils en sont si frians,  
qu'ils creuent à force d'en boire. Par ainsi ar-  
rachât les vignes, on arracheroit l'vne des plus  
grandes richesses de France.

Mais il y a bien vn moyen lequel mis en auāt  
par les maistres docteurs en matiere d'impost,  
soulageroit merueilleusement le peuple, & en-  
richiroit le Royaume, c'est qu'on mit vne par-  
tie des charges ordinaires sus la traitte foraine  
du blé, vin, sel, pastel, toiles & draps: & princi-  
palement suz le vin, sel & blé, qui sont trois ele-  
mens desquels depend, apres Dieu, la vie de l'e-  
stranger, & qui iamais ne peuuent faillir. Les  
minieres de Septentrion & des Indes s'epuisent  
en peu de temps, & l'or vne fois epuisé ne peut  
renaistre qu'en mil ans, comme disent les souf-  
fleurs: mais noz sources viues de blé, vin & sel,  
sont

font inepuisables. Si doncques vne partie des charges ordinaires estoit mise sus la traitte foraine, nous en aurions beaucoup meilleur conte dedans le Royaume: car l'estranger en prendroit plus echarsemēt, & l'achepteroit au poix d'argent, ce qui enrichiroit ce Royaume, veu qu'il ne s'en peut passer, & quelques defenſent qu'on aye fait en Flandres de ne prendre du sel de France, si est-ce que les Estats du pays ont tousiours remonſtré que leurs ſaleures ſe gaſroyent au sel d'Eſpagne, & du Franche conté. Et quand il aduiēt que les marez ſalans & brouages de France ont faute de sel pour les pluyes ou froidures, l'estranger ne laiſſe pas de l'achepter au triple pour en auoir, quoy qu'il couſte. Or est il que le sel est à meilleur marché en Angleterre, en Eſcoſſe & en Flandres, qu'il n'est en France, hormis en la Guyenne: qui est vne lourde incongruité en matiere d'eſtat & de menagerie. Autant en aduient il pour les vins & paſtels, ſus leſquels les Princes eſtrangers mettent l'impoſt le plus exceſſif qu'il est poſſible, qui tourneroit au proufit du Roy & du Royaume, si on mettoit vne partie des charges ordinaires ſur la traitte foraine. Si on dit que les eſtrangers auroient iuſte occaſion de s'en plaindre, obſtant les traiſtez de commerce, il y a bonne reſponſe, c'est que nonobſtant les traiſtez, ils ne ceſſent d'impoſer ſur leurs marchan-



chandises, & qui plus est, les ordonnances d'Angleterre & de Polongne, deffendent de transporter hors leurs pays aucunes peaux: de sorte que les minieres d'Angleterre estants epuizees, il ne leur reste plus rien que des laines, draps & saleures. Encores ont ils deffendu estreittement & sous grandes peines, que la toison des ouailles ne soit transportee, comme il a aussi esté fait en ce Royaume, à fin que les pauvres suiets ayant le moyen de gagner leur vie à la drapperie, & que le proufit de la main demeure au Royaume: mais il n'y a edicts qui tiennent, car pour vne somme d'argent on obtient vn passeport, comme il se fait en ce Royaume, duquel les Italiens tirēt infinie quantité de laines par le moyen des octroys qu'ils obtiennent, ce qui apporte vn domnage incroyable à tout le Royaume, car les marchandises defendues d'estre transportees s'encherissent au pays estranger, & demeurēt aux possesseurs & marchâds du royaume sus les bras, s'ils ne les baillent pour neant à ceux qui ont la puissance d'en enleuer: & les artizans & le pauvre peuple meurt de faim. Ce moyen là m'a semblé notable pour remedier à l'encherissemēt des choses necessaires, & sans lesquelles l'estranger ne peut viure.

Je mettray encores ce point icy pour obuier à la chartée des viures, qui pourra sembler fort nou-

nouveau à plusieurs: mais ie m'assure que Mal-estroit, qui est amoureux de paradoxes, ne le trouuera pas estrange. C'est, q̃ l'vsage du poisson fut remis en tel credit qu'il a esté anciennement: car il est tout certain que le pauvre peuple auroit biẽ meilleur côte du bœuf, du porc, du mouton, & des saleures, & les volailles seroyent à pris plus raisonnables. Or il nous seroit fort aysé, car la France est posée entre la mer Oceane & Mediterranee, qui est vn aduantage que peuple sus la terre, hors mis l'Espagnol, ne peut auoir. Mais outre l'Espagne, qui a fort peu d'eaues, & qui tarissent bien souuent, nous auons cent millions de fontaines, de ruisseaux, de riuieres, de lacs, d'estangs, de viuiers pleins de poisson: & toutesfois on n'en mange qu'à regret: & lors que l'vsage de chair est defendu: tellemẽt qu'il y en a plusieurs qui aimeroient mieux manger du lard iaume le iour de Pasques, que d'un esturgeon, qui est cause que le poisson demeure, & la chair encherist: car les chassemarees n'emploieront pas leur peine & argent, voyant qu'on ne fait conte du poisson, qui s'entremange par faute de le manger, & croy qu'il nous chasseroit des villes s'il pouuoit viure en terre: comme il aduint aux habitans des isles de Maiorque & Minorque, qui furent tellement assiegez par les conins, qu'ils desdaignoyent, que force leur fut,

comme escrit Strabon, d'enuoyer ambassades vers Auguste pour auoir secours d'une legion contre tels ennemis qui fouragoyent tout le plat pays, & ruinoient les villes de fond en comble.

Toutesfois il y a de petits medecins, que le gentil Aristophane appelle Scatophages, qui font boire leur faute au pauvre poisson, & le decrient estroittement: ou bien pour mettre leur mestier en credit, se voyant peu prisez, tyrannizent les appetits des hommes. Le n'entend rien en leur science, & ne puis pas iuger si le poisson est si mal sain qu'ils disent: toutesfois ie m'en rapporte au bon Siluius qui les blasmoit fort aigrement, leuant les defenses qu'ils font de manger poisson, apres auoir monstre leurs abus à veüe d'œil. Vray est qu'il defendoit la varieté des mets, & les poissons salez, & vouloit qu'on assaisonnast le poisson sans eau s'il estoit possible. Galen dit bien d'auantage en deux lieux de ses eures, qu'il n'y a nourriture au monde meilleure n'y plus aisee que des poissons de roche, qui sont infiniz, & en fait beaucoup plus d'estime que des pans, ny des faisans. Ce qui a grande apparence, outre l'experience qu'un chacun en peut faire: veu que le poisson est si sain de son naturel, qu'il n'est subiect à maladie quelconque. Il n'est iamais ladre, comme le porc & le lieure: ny teigneux, comme le mou-



mouton: ny punais, comme le bouc: aussi n'est il point subiect aux hydropisies & claucees, comme les brebis: ny aux apostemes, comme les bœufs: ny au mal caduc, comme les cailles & coqs d'Inde: ny aux inflammations & pepies comme les poulles & chappons: ny aux poux, comme les pigeons. Aussi voit on qu'en la loy de Dieu les pourceaux & lieures, qui sont presques tous ladres au pays de Midy, & tous oyseaux de proye, & les bestes au pied rond, ou bien au pied fourchu qui ne remâchent point, sont defendues comme infettes ou mal saines: mais tout le poisson est permis, hors-mis le poisson mol & visqueux. Et n'est pas vray semblable que Dieu eust cree quatre cens sortes de poisson, qui ne couste rien à nourrir, & quasi tout propre à l'usage humain, s'il estoit mal sain: veu mesmes qu'il n'y a pas quarante sortes de bestes terrestres & de volaille qui puissent servir de nourriture. Je confesse bien qu'il n'y a rien pire pour l'estomach que mâger chair & poisson ensemble, pour la varieté, mais on peut bien en vser separement.

Quoy qu'il en soit, Apicius le grand maistre queux, friant s'il y en eut onques en tout le monde, & Athenée au banquet des sages, nous resmoignent, que les Gregeois & Latins ne faisoient estat, en matiere de friandise, que de poisson, que nous mangeons par penitence: telle-

ment que les grands seigneurs s'appelloyēt par honneur Daurade, Murene, Brochet, & ne faisoient friands banquets que de poisson, testmoing celuy de l'Empereur Caligula, qui dura six mois: & pour le faire on pescha toute la mer Mediterranee. Quelq̃fois pour la varieté on y mesloit le Pan, le Faisan, la Griue, le Becfigue, le Leurauld, ou le grād porc sanglier farcy de toutes sortes de volailles: toutesfois les poissons emportoient tousiours l'hōneur, & se vendoyent quelquefois au poix d'argent, comme i'ay dit cy dessus, voire se portoyent en grand triōphe sus la table. Et Caton mesmes de son tēps se plaignoit desia qu'un poissō estoit plus cher vendu qu'un bœuf, comme dit Plutarque.

Or est il que le poissō de nostre mer Oceane est sans cōparaison plus grand, plus graz, & de meilleur goust que celuy de la mer Mediterranee, dequoy Rondelet nous a bien aduertiy en son liure des poissons: & ceux là en peuuent bien iuger, qui a mesme table ont gousté du poisson de l'une & de l'autre mer, comme on fait à Toulouze, où la marec vient des deux mers, à sçauoir d'Agde & de Bayonne, & qui plus est, il n'y a coste de mer qui n'aye varieté de poisson. La coste de Picardie, où la mer est sablonneuse, porte le poisson plat: la coste de Normandie & de Guyenne, qui est pierreuse, porte le poisson de roche, la coste de Bretaigne, qui est limoneu-  
se-

se, porte les poissons rōds comme Lamproyes, Cōgres, Merluz. Et quasi chacune saison amene ses poissons, tātost les harens frais, tantost les maquereaux, tātost les lamproyes, & autres semblables tellement que les hōmes ne sçeurēt jamais d'où viennent tout à coup ces peuples de harens à milliers vers la coste de France & d'Angleterre: de Sardines en Galice, de Thoms au destroit de Stambol, d'Anchois à la coste de Prouence, de Baleines aux Orcades, d'alozes en Barbarie, de Molues aux terres neufues, de Murenes en la mer de Sicile: & toutes fois il faut cōfesser que ce grand prouiseur du mōde ne les a crees q̄ pour noz necessitez. Je laisse à parler du poisson d'eau douce qui se trouue par tout.

Si donques le poisson auoit le credit qu'il a eu le tēps passé, il y auroit vne infinité de Chafsemarces, & peupleroit on les estangs & viuiers plus soigneusement qu'on ne fait: on mägeroit la marçē depuis Septembre iusques en Mars, lors qu'elle est la meilleure, sans attendre la carême, que le poisson commence à frayer & perdre son meilleur goust. Cela feroit que le menu peuple les paysans & artisans auroyēt bon marché de la chair, & par consequēce la volaille seroit aussi à meilleur conte.

Il me souuiēt de la raison du docteur Picard bonne & politique, en ce qu'il remōstra au feu Roy Henry, s'il permettoit l'vsage des œufs en



carefme, qu'on ne trouueroit ny poules ny poulets apres Pasques : car mefmes en Angleterre qui eft plaine de troupeaux & de volailles, encôres que la difcretion de viande foit oſtee, ſi eſt ce neantmoins qu'ils ſont cōtraincts d'entretenir les defences de mager chair à certains iours de la ſepmaine, voyant la chair encherir, toutesfois par ce que la Roynes, & les grâds ſeigneurs contreuiennent à leurs defenſes, le peuple n'en fait paſtel conte qu'il deuroit.

Mais il me ſemble qu'il y a bien vn moyen plus expedient, ſans aucunes defenſes: car il n'y a rien plus doux ny plus agreable à l'homme que ce qu'il luy eſt deffendu, quand celuy qui donne la loy contreuiēt à ſa deffence. Cela fait que la pluſpart du peuple trouue la chair ſi bonne, & le poiſſon de ſi mauuais gouſt, par ce que ceux qui defendent la chair, ne viuent d'autre choſe: teſmoing le bon Eueſque Eſpagnol, qui mua le chapō en poiſſon au iour maigre, apres auoir dit quelques mots: demeurant toutesfois la forme accidentale & le gouſt du chapon, cōme recite Poge Florentin. Au contraire ſi le Prince vient vne fois à leuer les defenſes, & neantmoins qu'il ſe face ſeruir du poiſſon, tous les grands ſeigneurs & courtiſans le ſuyueront, & puis tout le peuple. Voila le ſeul moyen de mettre le poiſſon en credit. Je n'y ſeray d'autre exemple plus anciē pour verifier mon dire que  
de

de celuy d'Adrian Flameng de nation, qui de pauvre escholier nourry de merluz, fut cree Pape, par le moyen de son disciple Charles cinquieme Empereur. Et parce qu'il aimoit fort, & loüoit sans propos le merluz salé, cela fit que ses courtizans & beguins consistoriaux en mangeoyent contre leur conscience, pour gratifier sa sainteté: soudain tout le peuple y courut à l'enuy, cōme escrit Paul Ioue au liure des poissons: si bien qu'il n'y auoir rien plus cher à Rome que le merluz salé, car les fins courtizans cōtrefont tousiours les Princes, & mesmes es choses les plus ridicules: cōme il aduint à Ferrand Roy de Naples, qui auoit naturellement le col tors, ses courtizans pour luy complaire, tournoyent le col cōme luy, le surplus du peuple, & mesme les fols & ignorans, se paissent d'opinions, & suyuent les grands. Voila le paradoxe qui me semble considerable en matiere de viures, pour remedier à la charté.

Quant au dernier point, qui peut aucunement tenir les marchandises à pris egal, c'est l'equalité des monnoyes. Car si la monnoye, qui doit regler le pris de toutes choses, est muable, & incertaine: il n'y a personne qui puisse faire estat au vray de ce qu'il a: les contracts seront incertains: les charges, taxes, gages, pensions, & vacations incertaines: les peines pecuniaires, & amendes limitees par les coustumes

& ordonnances, seront aussi muables, & incertaines: brief tout l'estat des finances, & de plusieurs affaires publiqs, & particulieres seront en suspèds chose qui est encores plus à craindre si les monnoyes sont falsifiees par les Princes, qui sont garends, & debtors de iustice à leurs subiects: Car le Prince ne peut alterer le pied des monnoyes au preiudice des subiects, & moins encores des estrangers qui traitent avec luy, & trafiquēt avec les siens, attendu qu'il est subiect au droit des gens: sans encourir l'infamie de faux monnoyeur: comme le Roy Philippe le Bel fut appellé du poëte Dante, *falsificatore di moneta*, pour auoir le premier afoibli la monnoye d'argēt en ce Royaume de la moitié de loy: qui donna occasion de grāds troubles à ses suiets, & de trespornicieux exemple aux Princes estrangers: dont il se repentit bien tard, enioignant à son fils Louys Hutin par son testamēt, qu'il se gardast bien d'afoiblir les monnoyes. Et pour ceste mesme cause, Pierre I I I. Roy d'Arragon confisqua l'estat du Roy de Maiorque & Minorque, qu'il pretendoit estre son vassal pour auoir afoibli les monnoyes. Combien que les Roys mesmes d'Arragon en abusoyent aussi, de sorte que le Pape Innocent I I I. leur fit defense, comme à ses vassaux, d'en vser plus ainsi: suyuant lesquelles defenses, les Roys d'Arragon venans à la couronne, protestoyent de

1. cap. quarto.  
de inrciura.

2. Petr. Bel-  
lug. in specul.

princ. anno 1  
1245. & 1336.



de ne changer le cours, ny le pied des monnoyes approuuees. Mais il ne fuffit pas de faire telles protestations, si la loy, & le poids des monnoyes n'est réglé comme il faut : afin que les Princes, ny les subiects ne les puissent falsifier quand ils viendront, ce qu'ils feront tousiours ayant l'occasion, quoy qu'on les deust rostir & bouillir. Or le fondement de tous les faux monnoyeurs, laueurs, roigneurs, billonneurs, & des écharcetez, & foiblages, des monnoyes ne vient que de la meslange qu'on fait des metaux : car on ne scauroit supposer vn metal pur & simple pour vn autre, obstant la couleur, le poids, le corps, le son, & la nature de chacun differente des autres, comme ie remonstray, quand ie fus deputé par les estats, villes, & preuostez, du pays de Vermandois, pour aller aux estats de France.

Il faut donc pour obuier aux incōueniens que i'ay deduits ordōner en toute Republique, que les monnoyes soyent de metaux simples; & publier l'edit de Tacite Empereur de Rome, portant defēses sus peines de confiscatiō de corps, & de biens, de mesler l'or avec l'argent, n'y l'argent avec le cuyure, ny le cuyure avec l'estain, ou plomb. Vray est qu'on peut excepter de l'ordōnance la mixtiō du cuyure avec l'estain, qui fait le bronze & metal sonnāt, qui lors n'estoit pas en tel vsage qu'il est : & la mixtion de l'estain  
doux

*3. Vopiscus in  
Tacito.*

doux avec le cuyure pour la fonte des artilleries. Car il n'est pas necessaire, de mesler la vingtiesme partie de plomb avec l'estain fin, pour le rendre plus maleable puis qu'on le peut ietter, & mettre en euure sans telle mixtion, qui gaste la bonté de l'estain, & qui ne se peut iamais deslier du plomb. Et au surplus, que la defense tienne, tant pour le regard des monnoyes, que pour les ouurages des Orfeures & titeurs d'or: où les faulxetez sont encores plus ordinaires, que és monnoyes: d'autant que la preuue n'en est pas facile, & que bien souuent l'artifice est presque aussi cher que la matiere: en quoy Archimede s'abusa voulans descouurir cōbien l'Orfeure auoit desrobé sus la grand couronne d'or du Roy Hieron: qui ne vouloit pas perdre la façon: (lors ils ne sçauoyent pas l'vsage de la pierre de touche). Il print deux masses l'vne d'or, & l'autre d'argent, pour sçauoir combien l'vn & l'autre ietteroit d'eau hors vn vaisseau, plus ou moins que la couronne: & par la proportion de l'eau, il iugea le volume des deux metaux, & que l'Orfeure auoit desrobé la cinqiesme partie, mais son iugemēt estoit incertain: car il supposoit que l'aliage n'estoit que d'argent, iacoit que les Orfeures pour donner à l'ouurage d'or plus de beauté, & de fermeté, & à moindre frais, font l'aliage de cuyure pur, quand ils peuuent: qui est beaucoup plus

plus leger que l'argēt, qui rend l'or blafe, & pale de couleur : & le cuyure retiēt la couleur plus viue, & par consequēt, le cuyure a plus de corps, & de volume que l'argent en poids egal, autant qu'il y a de treize à onze, & si l'aliage est de cuyure & d'argent, il estoit impossible d'en faire le vray iugement si on ne sçauoit combien il y a de l'un, & de l'autre, & encores qu'il soit cōneu, si est-ce que l'erreur insensible, qui se fait à mesurer les gouttes d'eau, est grād pour la difference du volume des metaux, & n'y a si subtil affineur, ny orfeure au monde qui puisse iuger à la pierre de touche combien il y a d'argent, & de cuyure en l'or, si l'aliage est de l'un & de l'autre. Et d'autant que les Orfeures, & ioyauliers ont tousiours faiēt plainte, qu'ils ne pouuoient besoigner sans perte en or à vingt deux carats, sans remede, ou d'or fin à vn quart de remede suyuant l'ordonnance du Roy François l'an M. D. XL. & que nonobstant toutes les ordonnances ils font ouurages à vingt, & bien souuent à XIX. carats, de sorte qu'en vingt quatre mārcs il y a cinq mārcs de cuyure ou d'argēt, lequel par trait de temps est forgé en mōnoye foible, par les faussaires qui veulent y proufiter, il est plus que necessaire de faire defense qu'il ne se face aucun ouurage d'or, qui ne soit suyuant l'ordonnance, sus la mesme peine de confiscation de corps & de biens, affin aussi que par ce moyen  
l'vsage



l'usage de l'or en meubles & doreures, soit pur. Et d'autant qu'il est impossible, comme disent les affineurs, d'affiner l'or au vingt & quatriesme carat, qu'il n'y ait quelque peu d'autre metal, ny l'argent au douziemes denier, qu'il n'y reste quelque aliage, & mesme que l'affinement precis suyuant l'ordonnance, de vingt trois & trois quarts de carat à vn huietiemes de remede, & de l'argent à onze deniers deux grains & trois quarts, tel qu'il est es Reaux d'Espagne: ou bien onze deniers dixhuit grains comme il est au poinçon de Paris, qu'il n'y ait du dechet qu'il ne couste beaucoup, outre la difficulté & longueur du temps, on peut faire que l'or en ouvrage, & en monnoye soit à vingt trois carats & l'argent à onze deniers douze grains de fin, l'un & l'autre sans remede: & en ce faisant la proportion sera esgale de l'or à l'argent: car en l'autre l'empirance est esgale, c'est à dire qu'en xxiiii. liures d'argent, a xi. den. xii. grains, & en vingt trois carats il y a vne liure d'autre metal qui n'est point or, & vne liure de metal en l'argent, qui n'est point argen, soit cuyure, ou autre metal, & tel argent s'appelle en ce Royaume argent le Roy: auquel la vingt & quatriesme partie est de cuyure. Et par mesme moyen la monnoye d'or & d'argent sera plus forte, & plus durable. En quoy faisant on gaigne aussi beaucoup à l'ouvrage, au feu, au ciment,

&

93  
& on éuite le dechet, l'vfance, & la fragilité. Et  
affin qui la iuste proportion de l'or à l'argent,  
qui eft en toutel'Europe, & aux regions voifin-  
es à douze pour vn à peu pres, foit auffi gar-  
dee aux poids des monnoyes, il eft befoing de  
forger les monnoyes d'or & d'argent à mefme  
poids, de feize & trente deux, & foixante & qua-  
tre pieces au marc : fans qu'on puiſſe forger la  
monnoye plus forte de poids, ny plus foible  
auffi : pour éuiter d'une part la difficulté de la  
forge, & la fragilité de la monnoye d'or & d'ar-  
gent fin, qui ſeroit plus leger d'un denier de  
poids: & d'autre part, la facilité de falcifier l'une  
& l'autre monnoye, pour l'eſpeſſeur d'icelle,  
comme il ſe fait és portugueſes d'or, & d'argent  
qui ont une once de poids & plus, cōme eſtoit  
auffi la monnoye d'or peſant trois marcs & demy,  
que fit forger l'Empereur Helio-  
gabale, & celle qui fut forgee au coing de  
Conſtantinople d'un marc d'or de poids, dont  
l'Empereur Tibere fit preſent à noſtre Roy  
Childeric de cinquante. En quoy faiſant, ny les  
changeurs, ny les marchands, ny les orfeures ne  
pourront aucunement deceuoir le menu peu-  
ple, ny ceux qui ne connoiſſent ny la loy, ny le  
poids: car touſiours on ſera contraint de bailler  
douze pieces d'argent, pour une d'or : & cha-  
cune des pieces d'argent, poiſera autant que la  
piece d'or de meſme marque : comme on voit  
és

és simples reaux d'Espagne qui poizent autant que les escuz sol, qui sont au poids de l'ordonnance de l'an mil cinq cens quarante, à sçauoir deux deniers seize grains : & que les douze reaux simples valent iustement vn escu, & affin qu'on ne se puisse abuser au changement desdictes pieces, tant d'or que d'argent, ny prendre les simples pour doubles, comme il se fait souuent és reaux d'Espagne, il est besoing que les marques soyent bien differentes, & non pas comme celles d'Espagne qui sont semblables. Et toutesfois quant à l'argent à fin qu'on tiene les titres certains de solds, petits deniers & liures, cōme il est porté par l'edit du Roy Henry II. fait l'an M.D.LI. & à cause du payement des cens, amendes, & droicts seigneuriaux portez és coustumes, & ordonnances, le sold sera de trois deniers de poids argent le Roy, comme dit est, & de L X I I I au marc, & les 4. vaudront la liure qui court qui est le plus iuste pris qu'on peut donner, & chacune piece se pourra diuiser en trois : de sorte que chacune poizera vn denier, & sera de quatre petits denier de cours : & s'appellera denier commun : affin que le sold vaille tousiours XII. den. & que les plaintes que font les seigneurs, pour le payement de leurs droits seigneuriaux, qui estoient anciennement payez en forte monnoye blanche, cessent estant remis sus la forge des solds tels qu'ils



qu'ils estoient au temps de saint Louys, c'est à dire de LXIIII. au marc d'argent le Roy. Et quant aux autres rentes foncieres, & hypothe-caires constituees en argent, qu'elles soyent payees, eu' esgard à la valeur que tenoit le sold au temps qu'elles furent costituees, laquelle valeur n'a esté que de quatre deniers de loy pour le plus depuis cent ans: qui n'est que la tierce partie du sold ancien, tel qu'il est necessaire de remettre en v'sage. Telle estoit la dragme d'argent v'sitee en toute la Grece, à sçauoir la huit-iesme partie de l'once, que nous appellōs gros, & de mesme poids que les solds que fit forger saint Louys, qui s'appelloient gros tournois: & sols tournois: sur lesquels sols tournois sont reglez tous les anciens cōtrats, & adueuz, & plusieurs traitez non seulement du royaume, ains aussi des estrangers cōme au traité fait entre les Bernois & les trois petits Cantons, il est dict que les gages des soldats fera vn sold tournois, qui estoit pareille en ce Royaume, & s'appelle solde pour ceste cause, qui estoit la mesme solde des Romains comme dict Tacite, & des Grecs, cōme nous lisons en Pollux: car la dragme est de mesme poids que le sold tournois. Les Venitiens ont suyui les anciē, & font l'once de huit gros ou dragmes, & la dragme de XXIIII. deniers, & le denier de deux oboles, ou XXIIII. grains, comme nous faisons en

Fran-

France, & se fait en Espagne, & en Afrique, de laquelle regle il ne se faut departir, comme estant tresanciennne en toute la Grece & regions Orientales.

Vray est que les anciens Romains ayans l'once esgale aux Grecs, c'est à sçauoir de cinq cens septante & six grains, la diuisoient en sept deniers de leur monnoye, & leur denier valoit vne dragme Attique, & trois septiesmes d'auantage. En quoy Budé s'est abusé, disant qu'il y auoit huit deniers en l'once, & que le denier Romain estoit egal à la dragme Attique, & la liure Romaine, egale à la mine Attique : combien qu'il est certain que la liure Romaine n'auoit que douze onces, & la Mine Grecque seize onces, comme la liure des marchands en ce Royaume: ce que Georges Agricola a tresbien monstré par le calcul de Pline, Appian, Suetone, & Celse, Si donc on veut forger les pieces d'or & d'argent de mesme poids, & de mesme nom, & de mesme loy : c'est à dire qu'il n'y ait non plus d'aliage en l'or qu'en l'argent : elles ne peuuent iamais hausser ny besser de pris comme il se faiét plus souuent que tous les mois, à l'appetit de ceux qui ont puissance aupres des Princes, lesquels amassent & empruntent les monnoyes fortes, & puis les font hausser : de sorte qu'il s'en est trouué vn lequelayant emprunté iusques à cent mil escuz, fist hausser le  
pris

pris de cinq sols tout à coup sus l'escu & gaigna vingt cinq mil francs. Vn autre fit raualler le cours des monoyes au mois de Mars, & le haussa au mois d'Auril, apres auoir receu le quartier. On tranchera aussi toutes les falsificatiōs des monnoyes, & les plus grossiers, & ignorans cōnoistront la bonté de l'vne, & de l'autre monnoye à l'œil, au son, au poids, sans feu, sans buring, sans touche. Car puis que tous les peuples depuis 2000. ans, & plus ont presque tousiours gardé, & gardent encores la raisō esgale de l'or à l'argent, il sera impossible, & au peuple, & au Prince de hausser, ny baisser, ny alterer le pris des monnoyes d'or & d'argent estant le billon banny de la Republique: & l'or au vingt & troisieme carat. Et neantmoins pour soulager le menu peuple il est aussi besoin, ou de forger la troisieme espee de monnoye de cuyure pur, sans calamine, ny autre mixtion de metall ainsi qu'on a commencé, & comme il se fait en Espagne, & en Italie, ou bien diuiser le marc d'argent en quinze cens trente six pieces, chacune piece de neuf grains. Car la Royne d'Angleterre ayant du tout decrié le billon, & reduit toutes les monnoyes à deux especes seulement, la moindre monnoye d'argent, qui est le pené, vaut huiet deniers ou enuiron, qui fait qu'on ne peut achepter à moindre pris, les menuës danrees, & qui pis est, on ne peut faire charité à



vn pauvre moindre que d'un pené, qui empesche plusieurs de rien donner. Mais il seroit beaucoup plus expedient de n'auoir autre monnoye que d'or, & d'argent, s'il estoit possible de forger monnoye plus petite que le pené, & qu'on voulut diuiser le marc d'argent aussi menu comme en Lorraine, qui en font huit mil pieces, qu'on appelle Angenines, dont les deux cens ne valent qu'un Real, & les quarante vn fold de nostre billon: & sont d'argent assez fin, & en faisant la moitié moins, elles seront plus solides, & de la loy que j'ay dit, & se pourront tailler & marquer d'un poinçon trenchant en vn mesme instant. Car le pris du cuyure, estant variable en tout pays, & en tout temps, n'est pas bien propre à faire monnoye; qu'on doit tenir tant qu'on peut invariable & immuable de pris, ioint aussi qu'il n'y a metal plus suiet à la rouilleure qui ronge la marque & la matiere. Et quant au pris, nous lisons que du tēps de la guerre Punique la liure d'argent, valoit huit cens quarante liures de cuyure pur, à douze onces la liure: & lors le denier d'argent pur, qui estoit la septiesme partie de l'once, fut haussé de dix liures de cuyure; qui valoit, à seize liures, comme dict Plin, qui estoit à raison de huit cens quatre vingts seize liures de cuyure pour vne liure d'argent, la liure estant de xii. onces. depuis la moindre monnoye, qui estoit vne liure

ure de cuyure, fut appetissée de moitié par la  
 loy Papiria, demeurant en mesme valeur, &  
 lors que l'argent vint en plus grande abondan-  
 ce, elle fut reduite au quart demeurant en mes-  
 me valeur, qui estoit à la raison de deux cens  
 xxiiii. liures de cuyure la liure d'argent: qui est  
 à peu pres l'estimatiō du cuyure en ce Royau-  
 me, où les cent liures à seize onces la liure, ne  
 valent que dix-huit francs: & en Allemagne il est  
 encōres à meilleur pris ores que les meubles &  
 les Eglises mesme en soyent couuertes en plu-  
 sieurs lieux, mais il est plus cher en Italie & en-  
 cores plus en Espagne, & en Afriq, où il y en a  
 beaucoup moins. Qui est bien loin de l'estima-  
 tion de cuyure, que fit l'Eempereur Arcadius,  
 qui auallua la liure d'or à cent liures de cuyure,  
 ce qui ne peut estre fait, que par maniere de  
 prouision, attendu que l'abondance de ce me-  
 tail, eu esgard à l'argent, diminura. on me dira  
 que l'abondance d'argent peut aussi apporter  
 la diminutiō de son pris: comme de fait nous li-  
 sons en Tite Liue que par le traitté fait entre les  
 Actoliens & les Romains, il fut dit, q̄ les Acto-  
 liens payeroyēt pour dix liures d'argent vne li-  
 ure d'or, & neantmoins par l'ordonnance d'Ar-  
 cadius la liure d'or est estimee xiiii. liures d'ar-  
 gent, & deux cinquiēsmes d'aduātage: car il veut  
 qu'on paye v. solds d'or pour vne liure d'argent:  
 & fait soixante & douze solds d'or en la liure,

3. l. ult. de au-  
 ri pretio. C.

4. l. quoties-  
 cinque de sus-  
 septorib. C.

de sorte que cinq solds est iustement la quatorziesme partie de la liure, & deux cinquiesmes d'auantage, & à present le pris est de douze pour vn, & quelque peu moins. Vray est que par cy deuant le marc d'or fin estoit estimé cent octante & cinq liures : & le marc d'argent xv. liures xv. solds tournois, de sorte qu'il falloit pour vn marc d'or fin hors euure, onze marcs cinq onces, xxiii. deniers cinq grains argent le Roy hors euure, vers les pays de Septentrion, où il y a plusieurs minieres d'argēt, & fort peu d'or, l'or est plus cher : & par l'estimation faite en la chambre du Pape, le marc d'or est prisé douze marcs d'argēt & quatre cinquiesmes, qui estoit à peu pres le pris de l'or à l'argent il y a deux mil cinq cens ans : car nous lisons en Herodote que la liure d'or valoit traize liures d'argent : & les Hebreux en leurs pandectes, mettent le denier d'or pour vingt & cinq d'argent : les monnoyes d'or estans doubles à celles d'argent, qui seroit douze & demy pour vn. Aussi lisons nous qu'au temps des Perses, & lors que les Republiques de la Grece fleurissoyent l'once d'or valoit vne liure d'argent : car le stater Darique du poids d'une once valoit vne liure d'argent, comme dit Iulius Pollux. En quoy on peut iuger que le pris de ces deux metaux est à son ancien pied. Mais l'estimation de l'or fut augmentee souz les derniers Empe-  
reurs,



reurs, pour le degast d'or qui se faisoit à dorer toutes choses, comme fit Neron son grand Palais tout doré, qui auoit les galleries de mille pas: & apres luy Vespasian qui employa à dorer le Campidol la valeur de sept millions deux cens mil escuz couronne: & mesmes Agrippa dora toute la conuerture du temple Pantheon, pour garder le cuyure de rouïller: comme on fait aussi du fer qu'on dore pour le garentir de la rouïllure: & mesme l'argent souuent est doré, iacoit qu'il ne souffre iamais rouïllure, & si les Princes ne font defenses de dorer, il faudra par necessité que le pris de l'or croisse, attendu que l'argent n'ayant point de tenuë, n'est point ou peu employé pour argenter, ioint aussi que les minieres de Septentrion rapportent beaucoup d'argent, & point d'or: & celles des terres neufues, rapportent beaucoup plus d'argent que d'or. Neantmoins le changemēt du pris qui se fait par long trait de temps est insensible, qui ne peut empescher que la loy des monnoyes forgees de ces deux metaux ne soit esgale en toutes Republiques, chassant du tout le billō, ioint aussi que la trafique cōmunique à toute la terre plus que iamais, ne peut souffrir varieté notable du pris d'or, & d'argent, que du commun consentemēt de tous les peuples: car mesmes du tēps d'Auguste la proporriō d'or, & d'argent estoit esgale aux Indes Orientales, &

blable a celle d'Occident : ce que ayant conneu  
 vn Roy des Indes, loüa la iustice des Romains,  
 comme dit Pline. Mais il est impossible d'arre-  
 ster le pris des choses retenant le billon, qui est  
 par tout different & inegal: car tout ainsi que le  
 pris de toutes choses diminue, diminuant la va-  
 leur des monnoyes, comme dit la loy aussi croist  
 il en augmentant le pris des monnoyes. Et faut  
 qu'il croisse & diminue, puis qu'il ny a Prince  
 qui tienne loy de billon esgale aux autres Repu-  
 bliques ny en la sienne mesme, d'autant que la  
 loy du sold, est differente à celle des testons, &  
 des petits deniers, doubles, liards, pieces de six,  
 & de trois blancs: qui ne demeurent gueres en  
 mesme estat. La premiere ouuerture qu'on fist  
 en ce Royaume d'affoiblir l'argent monnoyé,  
 & y mesler la vingt & quatriesme partie de cuy-  
 ure, fut pour dōner occasion aux marchāds d'ap-  
 porter l'argēt en ce Royaume, qui n'en a point:  
 qui estoit dōner la vingt quatriesme partie d'ar-  
 gent à l'estranger: car autant valoyent en Fran-  
 ce vnze deniers & demy d'argent, que douze  
 deniers au pays d'autrui: mais il n'estoit point  
 de besoin: veu les richesses de la France qu'on  
 viēdra tousiours chercher apportant l'or & l'ar-  
 gēt de tous costez. Ce mal print accroissement  
 au temps de Philippe le Bel qui affoiblit la  
 monnoye blanche de moitié, l'an m. c c c. y  
 meslant autant de cuyure que d'argent, quelque  
 temps.

temps apres on la diminua iusques au tiers, de sorte que les nouveaux solds ne valayent que le tiers des anciẽs, & l'an M. ccccxxi. la loy des solds estoit foible, que le marc d'argent valoit Lxxx. liures tournois, & auoit seize cens pieces pour marc d'euure. Vray est que l'annee mesme Charles vii. reprenant la couronne qu'on luy auoit ostee, pour entretenir son credit, fist forger au mois de Nouembre nouuelle monnoye forte & bonne, tellement que le marc d'argent fut mis à huit liures : mais en fin il fist forger les solds a cinq den. de loy l'an M. cccc. liii. & depuis peu à peu ils ont tousiours diminué: tellement que le Roy François i. en fist forger l'an M. d. xl. à trois deniers seize grains de loy: le Roy Henry à trois deniers douze grains : de sorte que l'ancien sold d'argẽt le Roy, en valoit pres de quarre, demeurant tousiours l'estimation pareille. Les autres Princes n'õt pas mieux fait : car le creutzer d'Almagne qui estoit anciennemẽt d'argent à xi. deniers quatre grains, est maintenant à quatre deniers seize grains: les solds de Vvirtburg, & le Reichz groschen à six deniers, c'est à dire moitié argent moitié cuivre. Le Schesslind, le Rapin, les deniers de Strasbourg à quatre deniers douze grains, le Rapefemin à quatre deniers trois grains, & les florins d'argent à onze deniers quatre grains, cõme aussi sont les pieces de cinq, & de dix creut-



zers. Les solds de Flandre ou patars dōt les xx. valent xxiiii. des nostres, ne sont qu'à trois deniers dixhuit grains de loy, & plus de deux tiers est de cuyure, la piece de quatre patars est a vii. den. x. grains de loy, les brelingues de Gueldres sont a huit deniers de loy : & le tiers est de cuyure. Par cy deuāt les solds, ou gros d'Angleterre, estoient à dix deniers, vingt & deux grains, & iamais tout ce billon n'a esté plus de vingt ou trente ans à mesine loy, ny à mesine poids. Et de la est venu la difference de la liure de gros tourn. petits & moyēs: la liure de Normādie, la liure de Bretagne, la liure de Paris, qui sont toutes differentes, cōme on peut voir encores aux taxes de la chambre du Pape. Et en Espagne la liure de Barcelōne, de Toledē, de Malorque: en Angleterre, la liure D'esterlings en vaut huit des nostres. Et en Escosse il y a deux liures fort differentes, l'une d'Esterlings, l'autre vsagere. Et n'y a Prince en Italie qui n'ait sa liure de monnoye differente aux autres, comme en cas pareil le marc par tout a huit onces : mais l'once du bas pays est plus foible de six grains, que la nostre, & celle de Colongne de neuf grains : celle de Nuremberg de vi. grains: & au cōtraire celle de Paris est plus forte d'une once: & le marc de Naples à ix. gros: celuy de Salerne en a x. & n'y a presque ville en Italie qui n'ait son marc different des autres: ce qui rēd encores plus difficile  
le

le pied du billon, estant le poids & la loy si differends, qui fait que le pauvre peuple est bien fort trauaillé, & perd beaucoup aux changes: & generalement tous ceux qui n'entendēt le pair, comme parlent les banquiers, c'est à dire la valeur de la monnoye de change d'un lieu à un autre: C'est pourquoy on dit encores d'un hōme rompu aux affaires, qu'il enttēd le pair, comme chose bien difficile. Car on a si bien obscurci le fait des monnoyes par le moyen du billonnage, que la plus part du peuple n'y voit goutte: & tout ainsi que les artizans, marchāds, & chacun en son art deguise bien souuent son ouurage, cōme plusieurs medecins qui parlent Latin deuant les femmes, & vsent de caracteres Grecs, de mots Arabes, & de notes Latines abregees, & broüillēt quelqsfois leur escripture si bien qu'on ne la peut lire, craignant si on decouuroit leurs receptes qu'on n'en fist pas si grande estime qu'on fait: aussi les monnoyeurs au lieu de parler clairement, & dire que la masse d'or, des douze pars en a deux de cuyure, ou d'autre metal, ils disent que c'est de l'or à vingt carats: pour dire que la piece de trois blancs est moitié cuyure, ils disent que c'est de l'argent à six deniers de fin, deux deniers de poids, & xv. deniers de cours: donnant aux deniers, & aux carats, essence, qualite, & quantite contre nature. Et au lieu de dire, le marc a soixante pieces,

ces, ils disent de cinq solds de taille. Puis apres ils font vne monnoye stable, l'autre instable, & la troisieme imaginative: iacoit qu'il n'y en a pas vne stable, & le changement, & imagination vient pour affoibli le poids, & tricoté la purité d'or & d'argent. Car le ducat courant de Venize, Rome, Naples, Palerme, & Messine qui est vne monnoye imaginative, estoit anciennement la vraye monnoye d'or pesant vn Angelot, ou bien vn Medin de Barbarie, & IIII. deniers d'avantage, qui est iustemét l'imperiale de Flandres de mesme poids, & loy, que l'ancien ducat valant dix carlins d'argent, & le carlin dix solds du pays: à XLVI. pieces pour marc d'or & six pour once, qu'ils diuisent en trente tari, & le tari en vingt grains qui est vn gros sus l'once plus que l'once cômune, qui n'a que huit gros, la loy appelle ceste monnoye d'or solidus, tel q l'Angelot à 48. pieces pour marc, & 72. pour li. Romaine à XII. onces, qui a longuemét eu son cours porté par les loix des Grecs, Alemãs, Anglois, François, Bourgôgnons: & n'est rien autre chose que l'escu sol de France, c'est à dire solidus, que les monnoyeurs n'ayant bien entendu le mot solidus, ont depuis cinquante ans figuré par vn Soleil, toutesfois le peuple maistre des parolles, retenant l'antiquité l'appelle encores escu Sol qui pesoit anciennement quatre deniers côme l'Angelot: & depuis les Prin-

ces



ces petit à petit, & grain à grain l'ot fait venir à  
 III. den. qui est lescu vieil : & du tēps du Roy  
 Iean, l'escu vieil estant diminuē peu à peu, cō-  
 me l'anciē escu sol, de III. grains, on forgea les  
 escuz à deux deniers xx. grains de poids de mes-  
 me loy que les anciens, qui furent appelez  
 francs à pied, & à cheual (car lors ils appelloy-  
 ent les François Francs, cōme encores en tout  
 l'Orient les peuples d'Occident sont appelez  
 Franques) auquel temps l'escu de Bourgongne  
 qu'on appelle Ride, fut aussi forgé de mesme  
 poids & loy, & ont duré iusques au temps de  
 Charles VIII. que l'escu de France fut diminuē  
 de six grains de poids, & de trois quarts de ca-  
 rat de fin : car les anciens estoient à xxiii. &  
 trois quarts de carat & les escuz couronne à  
 xxiii. carats. Depuis le Roy François I. corri-  
 geant vn peu l'escu couronne, fit forger les es-  
 cuz sol à deux deniers seize grains & de mesme  
 loy q l'escu couronne, fors vn huitiesme de re-  
 mede qui est demeuré iusques au Roy Henry  
 qu'il fit fortifier de III. grains de poids, & par  
 Charles IX. diminuē de v. grains l'an M.D.LXI.  
 Mais les escuz vieux ou ductas de Venize, Gen-  
 nes, Florence, Sennes, Castille, Portugal, Hon-  
 grie, ont gardé la loy de xxiii. & trois quarts de  
 carat, & III. den. dixhuit grains de poids, ius-  
 ques à l'an mil cinq cens quarante, que l'Eem-  
 pereur Charles V. affoiblit la loy des escuz  
 d'Es-

d'Espagne d'un carat, & trois quarts & de trois grains de poids, faisant forger à xxii. carats deux deniers quinze grains de poids les escuz de Castille, Valence, & Arragon qu'on dit pistolets: donnant un fort mauuais exemple aux autres Princes de faire le semblable, comme firent les Princes d'Italie: qui ont fait forger à vingt & deux carats; & au dessous de fin, & de poids deux deniers seize grains: come sont les escuz de Rome, Luque, Boulôgne, Saluce, Genes, Sennes, Sicile, Milan, Ancone, Mâtoüe, Ferrare, Florence, & les nouueaux escuz de Venize. Vray est que le Pape Paul iii. commença faisant forger des escuz sous son nom de xxi. carat, & demi, & de deux deniers xiiii. grains de poids: & ceux d'Auignon forgez au mesme temps sous le nom d'Alexandre Farez legat petit fils du Pape, sont encores plus foibles de loy, & diminuez de cinq deniers de poids, ce qui apporte un domnage incroyable aux suiets: & prouffit aux faux monnoyeurs, billonneurs, & marchands, qui tirent la forte monnoye du pays, pour en forger de foible au coing d'autrui. Ce qui est encores plus ordinaire en la monnoye blanche de haute loy, & au dessus d'onze deniers de fin: come les reaux de Castille, qui tiennent tous onze deniers trois grains de fin: sus lesquelles les autres Princes ont gagné beaucoup par cy deuant: car mesmes estant cō-

uerties en testons de France sus cent mil liures  
il y auoit proufit de six mil cinq cens liures, sans  
affoiblir la loy du teston de France, qui tiét dix  
den. dixsept grains de fin. Et par mesme moyen  
les Suisses qui cōuertissoyēt les testons de France,  
en testons de Soleure, Lucerne, Vnderual,  
gagnoyēt sus chacun marc, xli. sold onze deniers  
tournois, & neuf vingt sixiesmes de denier:  
car ceux de Lucerne, Soleure, & Vnderual, ne  
sont qu'à neuf deniers dixhuit grains, qui sont  
xxiii. grains de fin, moins que ceux de France  
pour marc, qui valent xxv. solds tournois. Et  
quant au poids, ceux de France sont du moins  
à vingt cinq testons, & cinq huitiesmes de teston  
pour marc, qui est trois huitiesme de teston  
pour marc, que les testons de Soleure sont  
plus foibles au poids, qui valoyēt quatre solds  
trois deniers tournois. Et par ce que lesdits testons  
ne peuuent estre aualüez que pour argent  
de basse loy, qu'on appelle billon, estans au dessous  
de dix deniers de fin, à l'estimation de quatorze  
liures dixsept solds quatre deniers tournois  
le marc de fin: & les testons de France pour  
estre plus hauts de dix deniers de fin, sont aualüez  
pour argent de haute loy qui vaut à mesme  
proportiō quinze liures treize solds tournois  
le marc de fin, & pour la difference de l'argent  
de haute loy à basse loy, lesdits testons sont  
moindres que ceux de France de douze solds  
huit



huit deniers tournois pour marc de testons. Par ainsi les testons de Soleure valent moins que ceux de France de quarante & vn solds vnze deniers tournois pour marc, reuenât pour chacune piece desdits testons, vn sold onze den. tournois, & neuf vingt & sixielmes de denier, ceux de Berne; pour estre à neuf deniers vingt grains de fin pour marc, valent vn denier tournois pour piece d'auantage que ceux de Soleure. Or en gagnant seulement dix solds pour marc, c'est vn proufit bien grand. Les Flamengs font le semblable conuertissans les testons de France en reaux de Flandres. Les ordonnances de chacun Prince, ont bien pourueu que l'or, & l'argent ne fust transporté aux estrangers souz grandes peines: mais il est impossible de les executer, que il n'en soit emporté beaucoup, & par mer & par terre. Et quand ores on garderoit si bien, qu'il n'en sortist rien du tout, si est-ce que les suiets auront tousiours beau moyen de billonner, difformer, alterer, & fondre les monnoyes blanches, & rouges, s'il y a diuersité de loy: soit en vertu des permissions donnees à quelques orfeures, soit contre les defenses: car ils emboursent le defaut de loy qui se trouue en leurs ouurages, tant pour les remedes qui leur sont permis, que de l'email, & soudure, dont ils vsent, employans en ouurage les bonnes especes, & se moquent des loix, & ordonnances qu'on

qu'on fait sus le pris du marc d'or & d'argent, faizans porter la façon des ouürages tel pris que bõ leur semble, en sorte qu'il est tousiours plus cher vendu aux orfeures, qu'il n'est porté par les ordonnances: l'argent de quarante ou cinquante solds: l'or de xii. ou xiii. liures sus marc qui fait que l'or & l'argent est achepté plus cher des orfeures, & marchands, qu'il n'est des monnoyeurs, qui ne peuuent passer l'ordonnance du Roy pour l'achept des matieres, ny pour la forge. Et si tost que la matiere est forgée en monnoye plus forte de poids, ou de loy que celle des Princes voisins, elle est fondue, & recueillie par les affineurs, & orfeures pour la conuertir en ouürage, ou par les estrangers, pour en forger monnoyes à leur pied: à quoy les changeurs seruent comme ministres, & souz vmbre d'accommoder le peuple de monnoyes, trafiquent avec les orfeures & marchands estrangers: car il est certain, & s'est trouué que depuis vingt cinq ans que les petits solds furent descriez, il en a esté forgé en ce Royaume pour plus de xxv. miliõs de liures outre les pieces de trois, & de six blancs, qui ne se trouuent plus, par ce que les affineurs, & orfeures y ont trouué proufit. Qui fait que ceux qui ont beaucoup de vaissaille d'or & d'argẽt ne s'en peuuent ayder: car l'ayant acheptee bien cher des orfeures, ne la veulent bailler avec si grande perte:

te: & mesmes le Roy Charles ix. perdit beaucoup ayāt reduit sa vaisselle en monnoye, au lieu qu'au parauāt la loy des monnoyes d'argent estoit tousiours esgale à la loy des orfeures, tellement qu'on ne pouuoit rien perdre en la vaisselle que la façon: ce qui nous est encores demeuré en cōmun prouerbe, c'est voisselle d'argent, on n'y perd que la façon. Il faut donc pour retrancher tous ces inconueniens que la loy des monnoyes, & des ouurages d'or & d'argent soit esgale: c'est à sçauoir à xx i i i. carats en l'or sans remede, & onze deniers douze grains en argent. On auoit trouué moyen d'obuiuer aucunement aux abuz, en affermant le reuenue des monnoyes, & des confiscations, & amendes qui prouindroyent des forfaitures, & la ferme deliuree l'an mil cinq cens soixante & quatre, pour la somme de cinquante milliures par an. Toutesfois cela fut aboly à Moulins l'an M.D.LVI. & les monnoyes affermees à ceux qui offriroyent de forger plus grande quantité de marcs d'or & d'argent: qui est bien couper quelques branches & rameaux, mais la racine des abuz demeurant, iamais on ne cessera d'y faire fraude. La racine des abuz est la confusion des trois metaux, or, argent, & cuyure, laquelle cessant, ny le suiet, ny l'estranger, n'y pourra faire aucune fraude, qui ne soit aussi tost descouuerte. Car tout ainsi que la monnoye de  
cuy-



cuyure, ou de rosette pure n'a point eu de lieu en ce Royaume, d'autât qu'on n'y en forgeoit point, aussi le billon estant descrié, avec deffenses d'en forger, le bilon de l'estranger en sera aussi du tout banny, & ne faut esperer que les estrangers, & suiets cessent de billonner en particulier, & recevoir toutes monnoyes estrangeres, tant que le Prince & la Republique feront forger du billon. Combien qu'il y a encores vn autre proufit, & en public, & en particulier, qui reuiet de la defence que i'ay dict de mesler les metaux, c'est d'éuiter à l'aduenir la perte de l'argent, qui n'est compté pour rien en l'or de quatorze carats, & au dessus, & se perd pour les fraiz de l'affinemēt qui se fait par voye de cimēt Royal, ou par eau de depart: car il faut du moins soixâte solds pour departir vn marc, & neantmoins la perte est fort grande en quantité notable, cōme tous les florins d'Almagne ne sont que à seize carats, ou seize & demy pour le plus, qui sont du moins en cent mil marcs trente & trois mil marcs de perte, & à quatorze carats quarante mil marcs & plus: Et outre ce que i'ay dit les abuz des officiers des monnoyes cesseront, pour le regard des écharcetez, & foiblages, sus lesquels les gages des officiers estoient pris: pour lesquels faire cesser Henry II. Roy de France auoit ordonné qu'ils seroyēt payez par les receueurs des lieux,

laquelle ordonnance quoy qu'elle fut sainte, si est-ce toutesfois qu'elle fut cassée par Charles ix. sus la remonstrance de la chambre des comptes de Paris, qui fist entendre que le Roy perdoit tous les ans plus de dix mil lires, au lieu de tirer proufit de ses monnoyes: d'autât que les officiers estoient payez & ne faisoient quasi rien. Mais le vray moyen pour y remedier, est de supprimer tous les officiers des monnoyes horsmis ceux qui seront en l'une des villes pour forger toutes les monnoyes, & les faire payer par le receueur des lieux, demeurant le droit de seigneurage, que les anciens toutesfois ne connoissoient, & n'estoit rien deduit sus la monnoye, non pas mesmes le droit de brassage, comme il seroit fort necessaire, ou plustost qu'on mist une taille sus les subiects pour la forge des monnoyes, pour abolir le droit de seigneurage & de brassage, comme il se faisoit anciennement en Normandie, & se fait encores en Polonge, pour obuier au dommage & perte incroyable que souffrent les sujets. Aussi par ce moyen la variété du pris du marc d'or, & d'argent, qui cause un million d'abus cessera. Et les especes estrangeres, ne seront receues que pour mettre en fonte, sans rien compter pour le seigneurage, ny pour le brassage: nonobstant les lettres obtenues par les Princes voisins, pour exposer au pris d'autrui leurs monnoyes à tel pris qu'en leur territoire. Et pour oster toute

occasion de falsifier, alterer, ny changer la loy receuë des monnoyes d'or & d'argent, il sera besoing de forger toute les monnoyes en vne seule ville, où resideront les Iuges des monnoyes & supprimer les autres si la Monarchie, ou Republique n'est de si grande estêdue, qu'il soit besoing d'en establir d'auantage, auquel lieu tous les affineurs besoigneront, avec defenses sus peine de la vie, d'affiner en autre lieu: car de ceux là viennent les plus grands abuz: & donner la cōnoissance aux Iuges ordinaires par preuention de punir tous les abuz qui s'y commettront: car on sçait assez cōbien il y a eu d'abuz en la forge des mōnoyes de ce Royaume, & aux boistes, pour le peu de Iuges, ausquels la cōnoissance est attribuee priuatiuement à tous autres: & mesmement apres la suppression des generaux subsidiaires. Il est donc bien necessaire de suyure l'exemple des anciens Romains, qui n'auoyent pour tous les suiets d'Italie que le temple de Iunon, où se forgeoyent trois sortes de monnoyes pures, & simples, à sçauoir d'or, d'argent, & de cuyure, & trois maistres des monnoyes, qu'ils faisoient forger, & affiner en public, & en veuë d'un chacun. Et afin que personne ne fut abusé aux pris des monnoyes, on establit aussi vn lieu pour faire l'essay des monnoyes à la requeste de Marius Gracidianus. Aussi lisons nous qu'en ce Royaume



par ordonnance de Charlemagne il fust defendu de forger autre monnoye qu'en son palais. Mais depuis que les Roys Philippe le Bel, Charle son fils, & Jehan establirent plusieurs monnoyes en ce Royaume, & plusieurs maistres, gardes, Preuosts, & autres officiers en chacune monnoye, les abuz se sont aussi multipliez. Icy peut estre on me dira que les Perles, Grecs, & Romains, forgeoyent les monnoyes pures d'or, d'argent, & de cuyure à la plus haute loy que faire se pouuoit, & neantmoins on ne lessoit pas de les falsifier, cōme nous lisons en Demosthene au pledoyé contre Timoctate. Je responds qu'il est bien difficile d'en nettoyer du tout la Republique: mais pour nil qu'il y en a, il ne s'en trouuera pas dix, ostant la difficulté qu'il y aura, estant la loy d'or, & d'argent conneu à chacun, par le moyen que j'ay deduit. Et s'il se trouue Prince si mal conseillé d'alterer la bonté des monnoyes pour y gagner, conime Marc Antoine, qui fit forger monnoye blanche de basse loy, tost apres elle sera reiettee, outre le blasme qu'il en receura d'un chacun: & le danger de la rebellion des suiets: qui fut grande au temps que Philippe le Bel affoiblit la loy des monnoyes. Quoy qu'il en soit, il est bien certain qu'il n'y eut oncques moins de faux monnoyeurs qu'il y auoit du tēps des Romains, qui n'auoyent monnoye d'or, n'y d'argent, qui ne fut de haute loy. Car mesmes le Tribun Li-

uius Drusus, fut blasimé de ce qu'il auoit presenté requeste, tendant à fin qu'en la monnoye d'argent on mellaist la huitiesme partie de cuyure, ou comme nous disons, qu'on forgeast à dix deniers **xxi**. grains de fin, que monstre bien que deslors mesmes on ne vouloit pas souffrir la confusion d'or & d'argent, & que l'argent estoit de la plus haute loy, cōme estoit aussi l'or, ainsi qu'o peut voir des medailles d'or qui sont à **xxi i i**. & trois quarts de carat, & mesmes il s'en trouue de la marque de Vespasian Empereur, où il n'y a à dire qu'un trente & deuxiesme de carat, que l'or ne soit à **xxi i i i**. carats, qui est le plus fin or qu'on puisse voir. Mais il suffit pour les causes que i'ay deduites, que l'or soit à **xxi i i**. carats, & l'argent à onze deniers douze grains: à fin aussi qu'on n'ayt point d'occasion de se excuser, qu'on n'est pas maistre du feu, & qu'on demande vn quart, ou pour le moins vn huitiesme de remede: qui est cause de beaucoup d'abuz: laissant toutesfois deux felins de remede sus le marc de monnoye forgee au coing. Encores peut on dire qu'il seroit plus expedient de forger pour le moins des doubles, & deniers de basse loy, pour euitier à la pesanteur de la monnoye de cuyure. Je dy que si on permet de forger billon, pour petit qu'il soit, qu'il sera tiré en consequence des liards, & solds, & sera tousiours à recommencer. Et en-

cores qu'õ ne forgeast que doubles, & deniers, neantmoins c'est tousiours faire ouuerture aux faux monnoyeurs de tromper le menu peuple, pour lequel ceste monnoye est forgee, & en laquelle il ne connoist rien, & moins encore se soucie de la prendre, pour le peu de pris qu'elle vaut, sans s'enquerir de la bonté, ou valeur d'icelle. J'ay vne lettre de Iaques Pinatel au Roy Henry II. où il y a ces mots, Sire, ie veux bien vous aduertir que depuis six mois on a forgé en vne de voz monnoyes des douzains foibles pour chacun marc sus le poids de xx. solds, & sus la loy de quatre solds, quand il plaira à vostre maiesté ie vous feray voir l'ouurage, & vous feray entendre le grand domage que vous, & vostre peuple en receuez, & aurez encore plus grand, si par vostre maiesté n'y est pourueu à toute rigueur. C'estoit alors qu'il forgea les pieces de six blancs par mandemēt du Roy, de quatre deniers de loy, & deux grains de remede, & quatre den. quatorze grains de poids: qui estoit le meilleur billon qui fust lors en France: aussi fut-il bien tost fondu, en sorte qu'õ n'en voit quasi plus. Or chacun sçait que le domage que receuoit le Roy & le peuple de vingt & quatre solds sus le marc, reuenoit a plus de xxv. pour cent. Et neantmoins le mesme Pinatel, ayant arraché souz main vne cōmission de la chambre des generaux des monnoyes l'an M. D. L. II. fist forger des doubles & des deniers, à



Villeneuve d'Auignon, & à Ville-franche de Rouergue, qui ne furēt estimez que xi r. solds le marc: & fut verifié, qu'il auoit par ce moyen desrobé de clair & net peu moins de quatre cēs mil liures, & auoit racheté sa grace pour cinquante mil liures qu'il dōna à vne dame, qui fist differer le supplice, plustost que dōner la grace. Le dy donc qu' il ne faut aucunement souffrir le billon en sorte quelconque, qui vouldra nettoier sa Republique de faulx monnoyes. Aussi par ce moyen cessera le dōmage que reçoit le pauvre peuple au decri des monnoyes ou diminution du pris d'icelles, apres qu'ō les a affoiblies, & n'aurōt plus de lieu aupres des Princes, ceux qui leur font entendre le proufit qu'ils peuuent receuoir de leurs monnoyes: comme fist vn certain officier des monnoyes, qui faisoit entendre au conseil des finances & l'escriuit au Roy Charles ix. qu'il pouuoit faire vn grand proufit de ses monnoyes, au soulagement de son peuple: & de fait par son calcul il se trouuoit que chacun marc d'or fin mis en euure, rendoit au Roy huit liures tournois, au lieu qu'il n'en receuoit que xxv. solds quatre deniers & seize vngt & troisiēmes de denier: & pour marc d'argent le Roy mis en euure, quarante solds tournois, au lieu que le Roy n'en receuoit que seize deniers mis en euure de testons. Il conseilloit de forger monnoye d'argent le Roy de douze solds

tour-

tournois de cours, & de xxx. pieces au marc, du  
 poids de six deniers neuf grains trebuscans, les  
 demis, & quarts à l'equipolent : & la monnoye  
 d'or à vingt quatre carats, vn carat de remede  
 de trente pieces au marc & de mesme poids  
 que l'argent à six liures tournois: & neâtmoins  
 il vouloit aussi qu'on forgeast du menu billon  
 de trois deniers de loy, de trois cens xx. pieces  
 au marc & de trois deniers de cours, & tout au-  
 tre sorte de billon au dessouz de dix deniers fin,  
 arrestant le marc à quatorze liures tournois.  
 Voila son aduis qui fut reietté, comme il meri-  
 toit, aussi est-ce chose fort ridicule de penser  
 que le Roy peust tirer vn si grand proufit de ses  
 monnoyes au soulagement du peuple : s'il est  
 vray ce que dit Platon, qu'il n'y a personne qui  
 gaigne, qu'un autre n'y perde, & la perte par ne-  
 cessité inéuitable tomboit sus le subiet, puisque  
 l'estranger n'en sentoit rien. Bien est il vray qu'il  
 seroit besoin que quelque grand Prince moy-  
 ennast cela par ses Ambassadeurs enuers les au-  
 tres, afin que tous les Princes d'un commun  
 consentement fissent aussi defences de plus for-  
 ger de billon, mettant la loy des monnoyes d'or  
 & d'argent cōme il a esté dit cy dessus, & vsant  
 du marc à huit gros ou dragmes, & de cinq cens  
 soixante & dix grains pour once, qui est la plus  
 commune: ce qui ne seroit pas difficile: attendu  
 que le Roy Catholique & la Roynes d'Angle-  
 terre ont desia banni tout le billon : & mes-

mes que toutes les monnoyes d'or d'Espagne, horsmis les pistolets, & la monnoye de Portugal, sont à plus haute loy que ie n'ay dit, & toute la monnoye d'argent à onze deniers trois grains, qui est la plus forte qui soit. Et seroit bon faire la monnoye en forme de medailles moulees, comme faisoient les anciens Grecs, Latins, Hebrieux, Persans, Egyptiens: car les frais en seroyent beaucoup moindres, & la facilité plus grande, & la rotondité parfaite, pour empêcher les roigneurs: & ne seroit pas suiette à estre ployee, & rompuë, ioint aussi que la mar que demeureroit à iamais. On n'auroit point la teste rompuë à marteller, & ne seroit besoin de tailleur, & n'y auroit aucun dechet pour la cizaille, ny de remede sus le poids, comme il est nécessaire qu'on donne deux serlins pour le moins sus le marc forgé au coing: ioint qu'il s'en feroit plus en vn iour, qu'il ne s'en fait en vn an, on osteroit aussi l'occasion aux faux monnoyeurs de mesler les metaux si facilement comme ils font aux presses, & au coing, où la piece s'estend en l'argeur qui couure l'espaisseur: & le moule seroit toutes les medailles d'un mesme metal esgales, en grosseurs, poids, largeur, & forme: ou si le faux monnoyeur vouloit mesler du cuyure avec l'or, plus q la loy de xxiii. carats, le volume du cuyure qui est en poids esgal plus grād ii. fois & vne huitiesme que n'est pas le volume d'or, ou plus leger que l'or deux fois,



& vne huitiesme en masse esgale : feroit la medaille plus grosse de beaucoup, & descouuriroit la faulseté : car il est tout certain que si la masse d'or esgale à la masse de cuyure , poize quinze cens cinquante & vn ferlin, la masse de cuyure, ne poizera que sept cens xxix. ferlins, qui est cōme dixsept à huit, en gros poids: comme iay appris de François M. de Foix le grād Archimede de nostre aage & qui le premier a descouuert la vraye proportiō des metaux en poids & en volume. Nous ferons mesme iugement de l'argēt qui a plus grand volume que l'or en poids esgal, ou que l'or est plus pesant que l'argent en masse esgale vne fois , & quatre cinqiesmes : qui est comme M. D. II. à M. CCC. LXVI. ou neuf à cinq, & du cuyure à l'argēt comme XI. à XIII. ou precisement cōme M. CC. XXIX. à D CCCLXVI. qui approchent de plus pres au poids, & au volume que les autres: horsmis le plomb qui est plus pesant que l'argent, d'autant qu'il y a difference de xv. à XIII. ou plus precisement de DCCCLXVI. à DCCCXXIX. mais ils ne s'en peuuent seruir pour falsifier, d'autant qu'il se delie de tous metaux hormis de l'estain. Et moins peuuet yser de l'estain qui est la poizon de tous metaux : & ne peut estre ietté pour argent : attendu qu'il est plus leger d'autant qu'il y a de neuf à quatorze, ou precisement de D C. à DCCCCXXIX. & beaucoup moins peut estre deguisé pour or, qui est plus pesant que l'estain en masse esgale, ou plus

petit de corps en poids esgal, d'autant qu'il y a  
entre xviii. & sept, ou iustement entre M.D.LI. &  
DC. qui est deux fois & quatre septiesmes plus  
pesant. Quant au fer les faussaires n'en peuuent  
abuser par fusion, d'autant qu'il ne reçoit mes-  
lange ny d'or ny d'argent : à la cōtiguïté des la-  
mes sus fer, n'est pas difficile à cōnoïstre. Pline  
l'appelle ferrumination, de laquelle vsoyent les  
faux monnoyeurs de son temps: & de fait le Si-  
eur de Villemor commissaire des guerres m'a  
fait veoir vne ancienne medaille de fer couuerte  
d'argent en ceste sorte, toutes fois le poids, & le  
volume descouure la fausseté y regardât de pres  
car l'argēt est plus pesant que le fer en masse es-  
gale, ou moindre de volume en poids esgal, d'-  
autant qu'il y a de quatre à trois, ou precisemēt  
de DCCCLXVI. à DCXXXIIII. Et quant à l'or, il  
est impossible que la ferrumination puisse de-  
rien seruir aux faux monnoyeurs veu que l'or  
est plus petit de corps que le fer en poids esgal,  
ou plus pesant en masse esgale d'autant qu'il y a  
de six à neuf, ou M.D.LVI. à DCXXXIIII. Aussi  
n'est il pas à craindre que le vif argent puisse ser-  
uir à falsifier ces deux metaux, bien qu'il appro-  
che autant au poids de l'or que sept à huit, ou M.  
CLVIIII à M.D.LI. parce qu'ils n'ont encores si  
bien sceu l'arrest, qu'il ne s'en vole en fumee.  
Voila quant à la forme des monnoyes, & le prou-  
fit qui reuiendroït d'estre moulees: comme elles  
estoyent anciennement, & iusques à ce qu'il y

cut si peu d'or & d'argēt apres que les mines furent espuisées, & ces deux metaux vīez, perduz, cachez, ou dissipēz, on fut contraint de faire la monnoye si deliēe, qu'il ne failloit que le marteau pour la marquer: ce qui depuis a esté cause de beaucoup d'abuz. mais tout ainsi que les premiers hōmes qui auoyent peu d'or & d'argent, le marquoyent au marteau: & depuis ayant plus grande quantité commencerent à le mouler: aussi faut-il maintenāt, retourner aux moules, On auoit commençé à forger au moulin, mais il s'est trouuē que la marque ne se pouuoit assez bien imprimer, & qu'il y auoit tousiours trēte marcs de cizaille sur cent marcs de matiere, au lieu qu'il n'y en a qu'vn ou deux au coing: & mesmes que le son estoit differāt aux monnoyes de coing: & qui plus est, on trouuoit que les pieces n'estoyent pas toutes de mesmes poids, par ce que les lames se faisoient plus deliēes en vn endroit qu'en l'autre. Quant à ce que i'ay dit, que le marc d'or & d'argent, se doit diuiser en pieces esgales de poids, sans fraction de pieces sus marc, ny de deniers sus piece, ny de grains sus deniers: l'utilité y est fort euidente tant pour les changes des marcs, & des pieces, que pour l'estimatiō, poids, & cours indubitable. Ainsi faisoient les anciens: car la piece d'or & d'argent pezant quatre gros ou dragmes, qui est la moitié d'vne once, sera esgale au sicle des Hebreux, & la piece de 11. gros, ou de



xxxii. au marc, sera esgale au stater Attique, & au Philippus ancien. & aux nobles à la rose, & aux medailles d'or des anciens Romains, que la loy appelle, aureus: & la piece d'un gros, ou sold tournois, ou dragme de lxxiii. au marc, sera esgale à la dragme Attique, & à la zuza des Hebreux, qui estoit en Grece & en tout l'Oriēt la iournee des brassiers. Vray est que le denier d'argent des Romains, estoit plus fort de poids de trois septiesmes: qui estoit aussi la iournee du soldat Romain du temps d'Auguste: qui est vn peu plus que le simple real d'Espagne. Et si les mutatiōs, & changemens qui se font tout a coup sont dommageables, & pernicieuses, on pourra y proceder peu à peu, faisant forger les monnoyes comme i'ay dit, a fin qu'vn chascun ait loisir de se defaire du billō à moindre perte. Sur ces difficultez estāt à Blois aux estats deputē de la Prouince de Vermandois, ie fuz appelé avec le premier President & trois generaux des monnoyes, & Marcel surintendant aux finances, a fin de remedier aux abuz des monnoyes, & en fin il fut resolu que tout ce que i'ay dit cy dessus, que ie remonstray sommairement estoit bien necessaire, & neantmoins q̄ la difficulté & maladies de la republique qui estoient incurables ne le pourroyent souffrir qui estoit à dire, qu'il valoit mieux souffrir que le malade perisse en langueur que de luy faire boire vne medecine fascheuse pour le guerir. Je confesse

bien que l'argent en billon ne reuiendra qu'à la  
 moitié estant purifié à onze den. douze grains,  
 mais aussi c'est pour iamais si vne fois on tient  
 la loy establie cōme dit est. Et si on ne le fait, il  
 est impossible d'euitier la ruine de la Republiq.  
 Et quād bien on l'auroit descrié tout en vn mo-  
 ment, pourueu que le Roy portast la moytié  
 de la perte, le peuple l'autre, encore y auroit il  
 beaucoup plus d'auantage pour le peuple, que  
 forger de foible mōnoye, & apres luy auoir dō-  
 né cours, la decrier, on voit plus souuēt que les  
 ans, voire tous les mois, tous les iours, & à cha-  
 cun momēt, hausser le cours des mōnoyes, &  
 autant de pris que de pays, que de villes, que de  
 vilages. Je ne sçache hōme de bon iugemēt, qui  
 ne soit d'aduis qu'il vaut beaucoup mieus souf-  
 frir vne telle saignee, pour tirer les mauuaises  
 humeurs, que de languir d'une fièvre perpetu-  
 elle, qui redouble si souuent ses acces: car nous  
 voyons que depuis l'an 1538. sans aller plus  
 loing, qu'on decria les vaches de foix, & dix ans  
 apres tout le billō roigné, il s'est forgé des sols  
 du temps du Roy Henry II. à trois den. douze  
 grains d'aloÿ, & au temps de Charles IX. à trois  
 den. d'argent, qui ne valent pas le billon ancien  
 roigné, ny la vache decrie. Et neantmoins on  
 hausse tantost le pris du billon sans hausser l'a-  
 loÿ, pour resiouyr le peuple, comme vn malade  
 quand on le fait boire froid: car cela est bien  
 cher vendu au descry.

C'est donques vne iniustice Barbaresque, & vne perte ineuitable au pays, si vn Prince alteroit pour son plaisir le pris de l'or & de l'argët, haussent ou rabaisant le pied des monnoyes forgees de ces deux metaux en mesme degre de bôté, & ne trouueroit ny Prince ny peuple voisin qui voulust traiter cōmerce avec luy, sinon en especes. Et pour monstrier que les trois metaux ainsi forgez que i'ay dit tiendront la proportion naturelle & conuenable, il appert en ce qu'il y a autant à dire de l'or à vingt & trois carats, au pris de l'or fin, qu'il y a de l'argët à onze deniers douze grains, au pris de l'argent fin à douze den. Et par ainsi tenant le cours & titre des monnoyes que i'ay dit, on fera cesser vn milion de proces qu'on voit pour le payement des rentes & debtes en forte ou en foible monnoye, en or ou en argent, en escuz vieux ou nouveaux. Et par mesme moyen les reuenuz & facultez d'un chacun seront asseurees: l'estimatiō des choses mieux reglée: le changement incertain des monnoyes osté: la trafique plus aisée: le Prince & les magistrats obeis: les financiers & trompeurs escornez: les faux monnoyeurs bannis: & le pauvre peuple infinimēt soulagé.

Voila, monsieur, les raisons qui sont, à mon aduis, necessaires, ou pour le moins apparêtes, touchant la charté des choses & l'ordre qu'on y peut donner. Mais pour connoistre au vray si elles sont mettables, il ne faut que les rapporter



à la touche viue de vostre meilleur iugement, qui en fera l'essay beaucoup mieux q̃ la pierre Lydiene, ny que le feu ne scauroit faire de l'or, ce qui m'a donc plus d'assurance de mettre le tout en lumiere auueu d'un chacun, car qui seroit celuy qui voudroit reprouuer ce que vous aurez vne fois approuué? Ce n'est pas toutefois que ie pense en estre creu, qui seroit chose par trop ridicule: & moins encores pour contredire persoune: ains pour semondre ceux qui sont mieux entenduz aux affaires d'estat d'y prendre garde vn peu plus soigneusement qu'on ne fait. Et mesmes pour inciter monsieur de Malesroit, & ceux qui ont quelque deuotion au bien public, à cōtinuer, en vn si beau suiuet, en quoy faisât les Princes souuerains, qui ont puissance de donner la loy, avec ceux qui leur donnent conseil, seront, comme ie croy, plus resolu en ce qu'il faut ordonner pour l'honneur & accroissement de la republique, apres auoir entendu de plusieurs les iustes plaintes & doléances du pauvre peuple, qui sent bien la douleur, mais la plus part ne peut pas bien iuger d'où elle procede, & ceux qui en ont quelque iugement plus certain, ne peuuent auoir audience, ny autre moyen que par escripts, pour faire entendre la maladie à ceux qui peuuent aisément y remédier.

